
F. DENIS. MAGELLAN





53578




53578

# MAGELLAN (FERNAND DE)

PAR

## FERDINAND DENIS

---

EXTRAIT

DE LA

**NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE**

PUBLIÉE PAR MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES ET FILS



---

**MAGELLAN** (*Fernand* DE), célèbre navigateur portugais, né vers 1470, mort le 17 avril 1521. On suppose généralement qu'il naquit à Porto; mais des documents inédits, qu'on nous a fait parvenir du Portugal, lui donnent pour lieu de naissance Villa de Sabroza, dans la Comarca de Villareal, province de Tras-os-Montes (1). Les incertitudes qui entourent la jeunesse de Colomb se reproduisent aussi pour Magellan. Navarrete, qui a consacré un volume entier de sa collection à faire connaître le premier voyage de circumnavigation, n'a rien pu découvrir de complétement satisfaisant sur les premières années du grand navigateur. Les documents dont il a fait usage ne se trouvent pas néanmoins en désaccord avec ceux du manuscrit de la bibliothèque de Porto. Le jeune Magellan appartenait à la bonne noblesse du Portugal; il était ce qu'on appelait alors gentilhomme de *cota e armas*. Sa première éducation se fit dans la maison de la reine dona Léonor, femme de Jean II, dont probablement il était le page; il passa ensuite dans le palais de D. Manuel. Par la suite, il demeura à Porto, et le savant Muñoz prouve, par des pièces authentiques, l'affection particulière qu'il portait à cette ville (1). Il prenait officiellement le titre d'habitant (*vezino*) de cette cité. Il quitta pour la première fois le Portugal n'ayant guère qu'une vingtaine d'années, et se rendit aux Indes. Ce ne fut pas toutefois avec le grand Albuquerque, comme on l'a répété si souvent, qu'il entreprit ce voyage (2). Son séjour aux Indes et les campagnes qu'il fit dans l'extrême Orient lui permirent alors de recueillir les renseignements sur lesquels il basa plus tard sa mémorable entreprise. Aux Indes orientales et peut-être à Malacca, Magellan s'était lié d'affection avec un de ses cousins, Francisco Serrão, qui n'avait pas tardé à quitter la presqu'île et s'était hasardé à

(1) Cette indication repose, dit-on, sur un document notarié en date du 29 décembre 1504. En ce temps de sa première jeunesse, Magellan demeurait à Lisbonne, et il y avait fait un testament qui existe encore. N'ayant pas d'enfants, il y institua pour sa légataire universelle Dona Theresa de Magalhães, sa sœur, épouse de João da Sylva Telles, gentilhomme du palais, avec obligation de faire prendre le nom de Magalhaens à leurs héritiers en leur transmettant ses armes. Mais, il faut bien le dire, d'autres documents provenant d'une source non moins respectable sont en contradiction avec ceux-ci; ils font naître l'illustre navigateur à Villa de Figueiro, dans la province de l'Estramadure portugaise, éloignée de vingt-huit lieues de Lisbonne. Cette seconde origine est indiquée dans un manuscrit de la bibliothèque de la ville de Porto, sous le n° 202; il est intitulé : *Nobiliario da Caza do Cazal do Paço, offerecido à Gaspar de Barboza Malheiro por seo tio fr. João de Madre de Deos*. Ce document généalogique, qui a fait partie de la collection du marquis de Balsemão, est le t. 8 d'un volumineux ensemble. Selon ce manuscrit, le père de Magellan, Lopo Rodriguez de Magalhães, gentilhomme du palais, avait épousé dona Margarida Nunez. Les deux conjoints étaient propriétaires d'un majorat (morgado), connu sous le. nom d'Espiritu Sancto. Néanmoins Lopo Rodriguez remplissait l'office d'écrivain des assises. Le grand père du navigateur s'appelait Ferdinand comme lui; il était seigneur de Parada de Gatim, dans la province de Minho; il avait pour ancêtre Affonso de Magalhães, seigneur de Ponte da Barca et de la tour de Magalhães, dont cette famille tirait son origine et dont les ruines se voient encore.

(1) Le 24 août 1519 Magellan fit un autre testament que celui qui a été indiqué par nos documents portugais; il y prend le titre de Vezino de Porto. A cette époque Magellan avait un frère qui était encore au service du roi de Portugal et qui s'appelait Diogo de Souza. Il l'institua son héritier dans le cas où le fils qu'il avait eu de Dona Beatriz Barbosa n'aurait pas vécu, comme cela eut lieu.

(2) Navarrete a fort bien prouvé que ce fut sous le premier des vice-rois de l'Inde, Francisco de Almeïda, qu'il fit ses premières armes.

parcourir Java avant de se rendre aux Moluques, à Ternate, où il s'était fixé. Serrão (1) s'était marié, dans le pays qu'il avait choisi pour lieu de résidence, avec une femme indigène et avait fini par gagner la bienveillance du souverain malai, qui commandait dans l'île où il occupait lui-même le rang de capitaine général. Naturalisé pour ainsi dire dans ce pays, que ne visitaient point encore les Européens, il n'oubliait pas ses compatriotes, et il entretenait une correspondance suivie avec son parent, auquel il faisait la peinture la plus vive des avantages commerciaux réservés aux étrangers dans les contrées qu'il habitait. Un autre Portugais, Duarte Barbosa, qui vers cette époque explorait les mers de l'Inde dans toute leur étendue, et devait être quelques années plus tard le beau-frère de Magellan, contribuait alors, comme Serrão, à l'éclairer de ses lumières (2) géographiques sur des régions alors inconnues. Magellan, tout en recueillant ces renseignements, donnait des preuves de son courage personnel. Barros, qui du reste n'est guère favorable au navigateur, raconte de lui ce trait de dévouement : « Un navire à bord duquel le jeune officier servait passait du port de Cochin en Portugal de conserve avec un autre bâtiment; les deux embarcations allèrent échouer sur les bas-fonds de Padoua; les équipages purent heureusement se sauver dans les chaloupes et gagner un îlot. On agita bientôt la question d'un sauvetage plus complet, et il s'agit parmi ces hommes désolés de savoir comment on gagnerait le port le plus voisin; les chefs et les personnages importants qui passaient à bord des bâtiments naufragés prétendaient s'éloigner sur-le-champ du lieu du sinistre; les simples matelots s'opposaient énergiquement à leur départ. Magellan n'hésita pas; il promit de rester avec les équipages en détresse, et il fit promettre aux chefs qu'aussitôt arrivés dans un port ils expédieraient du secours. Toutefois ces pourparlers exigeaient qu'il se tînt dans une frêle embarcation à côté des chaloupes prêtes à mettre à la voile; les matelots se crurent un moment abandonnés par celui-là même dans lequel ils avaient mis leur confiance. Une voix sortit de la foule. « Ah ! seigneur Magellan, ne nous avez-vous pas promis de rester avec nous ? » Et le jeune officier, sautant d'un bond sur la plage, se contenta de dire : « Me voilà. » Quelques jours plus tard les matelots, maintenus par la discipline, gagnaient un port voisin et pouvaient rapatrier Lisbonne.

A Malacca, où il servait probablement vers 1510, Magellan rendit encore un plus grand service. Grâce à son habileté, à sa connaissance des usages du pays, il put prévenir Sequeira des trames qui s'ourdissaient parmi les populations malaises, et qui ne tendaient à rien moins qu'à l'anéantissement complet des Portugais dans la presqu'île. Malheureusement les dates précises nous manquent, et Navarrète lui-même n'a pu les donner. Nous savons seulement qu'après avoir servi dans l'Inde, Magellan servit en Afrique, qu'il se battit bravement à Azamor, qu'il y obtint le grade de *quadrillero*, et que, durant une razzia, il fut blessé au genou, ce dont il resta boiteux toute sa vie. Nous savons également qu'à la suite d'une distribution de certains bestiaux pris dans les razzias il mécontenta les colons d'Azamor, qui firent parvenir leurs plaintes à la cour et lui suscitèrent mille ennuis.

Magellan était de retour de ses longs voyages aux Indes et en Afrique dès l'année 1512. Au mois de juin de cette année il occupe à la cour le titre de *moço fidalgo*, ou de gentilhomme du palais; l'année suivante il passa de cet emploi au rang de *fidalgo escudeiro*, gentilhomme écuyer, avec un traitement de 1,850 reis par mois et une *alqueire* d'orge, de *moradia* (1).

A cette époque l'esprit du roi D. Manoel avait été aigri contre Magellan, par suite des plaintes portées contre lui; il le força à retourner à Azamor pour se justifier. Si Magellan avait déjà demandé vers cette époque une augmentation de moradia, après son retour d'Afrique, et lorsqu'il eut fait tomber les accusations de ses ennemis, il insista, par pur point d'honneur, sur l'extension de ce droit; cette légère faveur lui fut refusée d'une façon blessante. Dès lors ses projets prirent plus de fixité; il unit sa fortune à celle d'un homme remarquable par ses connaissances en cosmographie, et qui avait comme lui à se plaindre de la cour. Lui et Ruy Faleiro renoncèrent à leur droit de nationalité, et quittèrent le Portugal (2).

L'œuvre accomplie par Magellan fut le résultat de ses souvenirs et de ses longues méditations. On sait que bien avant l'année 1517 il s'occupait de recherches sérieuses sur la cartographie : il interrogeait les pilotes sur leurs navigations en Asie; il tâchait de se rendre compte

(1) Et non pas Serrano, comme l'écrivent inexactement les historiens espagnols et ceux qui ont suivi leur orthographe; il mourut à Ternate.

(2) On ne saurait trop insister ici sur la valeur des renseignements réunis, dès 1516, par Duarte Barbosa, fils de Diogo. Ce voyageur infatigable avait tout vu en Orient, depuis le golfe de Saint-Sébastien, dans le voisinage du cap de Bonne-Espérance, jusqu'au pays des Lecques. L'importance de son livre n'avait pu échapper à Ramusio, et il le publia, mais en le tronquant. Ce fut seulement en 1813 qu'un manuscrit portugais, rencontré inopinément, permit de rétablir ce texte précieux, altéré par le traducteur italien. *Voy.* le tome 5 de la grande publication intitulée : *Colecção de Noticias para a historia e geografia das naçoes ultramarinas*, etc.

(1) Avoir la *moradia*, en Portugal, c'était ce qu'on appelait jadis en France avoir bouche en cour; mais on regardait surtout ce privilége comme un droit honorifique.

(2) Navarrète n'hésite même pas à comparer sous ce rapport Magellan à Guzman el Bueno, dont l'histoire est bien connue dans ses capitulations avec l'Espagne. D'ailleurs par ses traités, Magellan se défendit positivement d'avoir jamais rien à entreprendre qui pût blesser les droits de son pays. On pourrait, ce nous semble, appliquer ici à l'illustre navigateur ce que Racine disait d'un autre grand homme : « Il faut se garder de traiter injurieusement un homme si digne d'être respecté de tous les siècles. »

de ce qu'on appelait « la hauteur de l'Est-Ouest ». C'était la longitude, sous laquelle on croyait les Moluques situées dans la démarcation de la Castille, selon la bulle de partage, promulguée par Alexandre VI. Les deux frères Faleiro le servirent puissamment dans ces études préparatoires, et il écrivit à son ami Francisco Serrão, que, dans un temps prochain, il espérait devenir son hôte à Ternate et le rejoindre dans les Moluques par un chemin ignoré jusque alors.

Magellan ne donnait rien au hasard, et lorsqu'il dut mettre son projet à exécution, il s'arrangea de manière à ce que son départ de Portugal concordât avec le retour du roi Charles Ier en Castille. Ce souverain, connu depuis sous le nom de Charles Quint, revenant des Flandres, était entré dans les Asturies depuis le 19 septembre 1517. Instruit probablement de ce voyage, Magellan prit congé du roi D. Manoel, sans le prévenir de son dessein, et arriva à Séville, le 20 octobre de la même année. Il fut suivi bientôt de Ruy Faleiro, qui s'exilait volontairement de son pays. Ces deux hommes, dont les entreprises allaient changer la face du monde, étaient accompagnés d'un autre mécontent qui pouvait leur donner d'utiles renseignements et leur prêter l'appui de ses richesses. C'était un certain Christobal de Haro, qui résidait alors à Lisbonne, et qui avait rempli les Indes portugaises de ses agents et de ses nombreuses factoreries.

S'il ne put se faire écouter immédiatement des officiers de la *Contratacion* (1), Magellan trouva à Séville l'accueil le plus cordial et il y rencontra un de ses parents éloignés, dont il épousa la fille, Doña Beatriz, vers le mois de janvier 1518. La position de son beau-père devait accroître son crédit. Commandeur de l'ordre de Santiago, il était lieutenant de l'alcaïde des palais et des arsenaux du roi. Sous D. Jorge de Portugal, il avait longtemps parcouru les mers de l'Inde et avait même navigué dès 1501 avec ce hardi Jean de Nova auquel on doit la découverte de Sainte-Hélène.

Bientôt Magellan se concilia la faveur d'un homme influent, qui le servit merveilleusement dans ses projets. Ce personnage était Juan de Aranda, facteur principal de la *Contratacion*. Mais si tout souriait à l'accomplissement de ses desseins, il paraît que dès l'origine ils furent entravés par la légèreté d'esprit de son compagnon. Ce fut dans la compagnie de Ruy Faleiro qu'il quitta Séville, marchant à la suite de la duchesse d'Arcos, pour se rendre où était le roi. A Valladolid les deux voyageurs se trouvèrent réunis à Juan de Aranda; ils cheminèrent dès lors ensemble, et ce fut aux environs de Puente-Duero qu'Aranda leur ayant déclaré ce qu'il avait fait sans leur en parler dans l'intérêt de leur entreprise, ils lui offrirent la huitième partie des profits qui devaient en résulter, s'il parvenait à obtenir un armement gratuit du monarque (1). Bien qu'il eût obligé Ruy Faleiro de sa bourse, celui-ci éleva des objections contre les offres généreuses de son compagnon. Aranda était un homme parfaitement désintéressé : il écarta tout d'abord la question d'argent et mit les deux Portugais en rapport avec le grand chancelier, le cardinal et l'évêque de Burgos. Ainsi appuyé, leur projet rencontra bien moins d'obstacles.

De tous les documents rassemblés par Navarrète il résulte qu'à son début l'entreprise de Magellan fut purement commerciale; il s'agissait d'obtenir à meilleur marché de Malacca les épices que les Portugais tiraient de Calicut. Soutenu par le crédit d'Aranda, Magellan eut plusieurs conférences avec les ministres de Charles Quint, et le jeune empereur assista plusieurs fois à ces assemblées où l'on discutait les points les plus litigieux de la géographie. On a prétendu que le grand navigateur avait connaissance du détroit qui porte aujourd'hui son nom dès son départ de Lisbonne, grâce à une carte de Martin Behaim (*voy.* ce nom); mais tout porte à croire que l'existence de ce détroit n'était dans la pensée de Magellan qu'à l'état de conjecture, et la meilleure preuve qu'il en était ainsi peut se tirer de la teneur des ordres qu'il donna sur les côtes de l'Amérique, lorsque, parvenu à Santa-Cruz, il prescrivit à ses capitaines de se porter, s'il le fallait, au delà du 75° de lat. (2). Mais en dépit de ses calculs et de ceux de Faleiro, qu'il présenta au conseil, la réalisation de ses promesses parut d'abord si vague, qu'on finit par ajourner l'armement; Magellan dit sans hésitation qu'il exécuterait l'entreprise à ses risques et périls, et Cristobal de Haro se proposa pour en faire tous les frais. Charles Quint prit dès lors plus de confiance dans un projet dont les résultats convenaient à ses vastes idées. Ce fut seulement le 22 mars 1518 que les clauses entre toutes les parties furent définitivement arrêtées.

La solde assignée aux deux chefs de l'expédition était considérable pour ce temps; les promesses qui leur furent faites en cas de réussite furent plus magnifiques encore. Faleiro ne devait pas en profiter, puisqu'il tomba bientôt dans un état de démence, qui termina misérablement

(1) On désignait sous ce nom l'administration coloniale qui dès lors avait pris un si grand développement.

(1) Magellan insista surtout auprès d'Aranda pour qu'il acceptât cet arrangement.

(2) On a également affirmé, et avec moins de fondement qu'on ne le pouvait faire à l'égard de Behaim, qu'une fameuse mappemonde du quinzième siècle, jadis recueillie par D. Pedro d'Alfarrobeira (*voy.* COIMBRA), laissait voir clairement l'existence du détroit. Cette carte, dit-on, jointe à un autre monument du même genre non moins précieux, fut longtemps conservée au couvent d'Alcobaça; mais depuis longues années elle en a disparu, et les dissertations conjecturales ont seules demeuré. Il en est toujours ainsi lorsque la médiocrité cherche à rabaisser les prévisions du génie. Le pilote Perestrello, Alonso Sanchez n'ont-t-ils pas fourni à Colomb des cartes où étaient marquées ses découvertes et qui ont également disparu ?

son existence; mais il put encore accompagner au port Magellan, qui hâtait les préparatifs du départ. Bientôt l'arrivée de l'ambassadeur de Portugal,qui venait demander en mariage la sœur de Charles Quint pour son souverain, faillit remettre tout en question. Alvaro da Costa fit en effet les représentations les plus énergiques au jeune empereur, à propos de l'appui qu'il accordait à deux transfuges, et il poussa, dit-on, l'excès du zèle jusqu'a vouloir faire assassiner Magellan et même (1) son pauvre associé.

Les officiers de la Contratacion s'étaient toujours montrés hostiles au voyage des Moluques : il fallut qu'un ordre exprès du jeune souverain fit taire leurs représentations. Charles Quint s'efforça d'apaiser également le roi de Portugal : pendant ce temps, Magellan activait l'armement de la flotte; mais l'argent manquait, le nouvel amiral luttait contre de puissants adversaires; il fallut encore que le trésorier Alonso Gutierrez et Christobal de Haro l'aidassent de leur bourse. Le manque de fonds n'était pas le seul obstacle que lui suscitassent ses ennemis; on parvint à ameuter la population contre lui, et le 22 octobre 1518, sous le vain prétexte qu'il substituait à bord de ses bâtiments les armes du Portugal à celles de la Castille, tandis qu'il n'y plaçait que les siennes, comme c'était son droit, il faillit être mis en pièces; les épées furent tirées contre ses adhérents, et sans les efforts du docteur Matienzo, il est probable qu'il eût succombé. Charles Quint lui fit une réparation publique, réprimanda les officiers de la Contratacion, et de Barcelone donna les derniers ordres pour le départ de l'expédition.

Ce fut précisément au moment où Magellan allait réaliser sa pensée, que son grand cœur reçut l'atteinte la plus douloureuse. Un de ses anciens compatriotes, avec lequel il se trouvait sur le pied de l'intimité, et qui avait ostensiblement à Séville le titre d'agent commercial de Manoel, Sébastian Alvarez, vint le trouver et lui dit résolument que s'il n'abandonnait ses projets et s'il ne retournait à Lisbonne, ce serait la dernière fois qu'il le saluerait du titre d'ami (2); qu'il se trompait d'ailleurs sur les intentions réelles de Charles Quint et même sur celles de son associé Ruy Faleiro; « qu'il avait grand tort de goûter ainsi le miel dont l'évêque de Burgos lui enduisait les lèvres; que la cruelle vérité ne tarderait pas à se manifester, et qu'à l'égard de son compagnon, il était certain qu'il ne voulait plus suivre la même route que lui, se proposant de naviguer directement au sud. Magellan ne se laissa pas ébranler par les représentations énergiques de Sébastian Alvarez; mais il n'est que trop vrai qu'on était parvenu à détacher de sa cause Ruy Faleiro, et que celui-ci, qui n'avait pas d'ailleurs réalisé toutes ses promesses (1), se montrait déjà hostile à l'ami dont il servait naguère les hardis projets.

(1) On trouve à ce sujet quelques renseignements dans Faria y Souza, *Europa Portugueza*. L'évêque de Lamego, D Fernando de Vasconcelos, insistait pour qu'on se défît de Magellan.

(2) *Voy.* dans le t. IV de la collection de Navarrete : *Carta escrita de Sevilla al Rey de Portugal por Sebastian Alvarez, su factor, sobre las contradicciones que sufria Magallanes*, etc., p. 153.

A cette époque, et au moment où le grand drame se nouait, l'homme d'action prenait de droit le rang qu'il devait occuper; l'homme aux conjectures plus ou moins ingénieuses, basées sur les théories scientifiques si incertaines de l'époque, n'était plus que sur le second plan. De l'examen attentif des documents originaux il résulte d'ailleurs clairement un fait : c'est que Ruy Faleiro, dont la tête commençait probablement à s'affaiblir, avait déjà perdu une partie du crédit dont il était d'abord environné. Son nom, qui est mis toujours en tête dans les actes, ne vient plus que le second, et en définitive, après avoir été nommé commandeur de l'ordre de Santiago comme son compagnon, il est décidé qu'il partira après lui, commandant une autre expédition, qui doit le suivre. Il est évident que sans vouloir commettre ouvertement une injustice, on était bien aise de se débarrasser des insistances du malheureux astronome, que le populaire croyait d'ailleurs en commerce avec le mauvais esprit et qu'on saluait, dit-on, dans les rues de Séville du titre de nécromant. Avec la dignité d'inspecteur général (*veedor general*), la volonté de Charles Quint donna à Magellan un compagnon, jouissant pour ainsi dire des mêmes prérogatives que lui, et qu'on peut considérer en réalité comme ayant été le mauvais génie de l'expédition. Il s'agit ici de ce Juan de Carthagena, créature d'un prélat puissant et qui, en outre des prérogatives attachées à son titre, devait commander le troisième navire de la flotte (2).

Le rival le plus actif et, de plus, l'en-

(1) Dans une requête adressée par Magellan aux officiers de la Contratacion, il est dit positivement que Francisco Faleiro, frère du commandeur, devra avoir le commandement d'un des navires de l'expédition; mais que le dit Ruy Faleiro doit donner les renseignements scientifiques qu'il s'est engagé à fournir : *De y entreque à los dichos señores oficiales é a el el altura de la longitud de est hueste* (sic) *con todos los regimientos que cumplen à ella segund que se ha ofrecido para que quede en la dicha casa e se lleve en la dicha armada.* Il ajoute *e que no dando la dicha altura, como dito tiene, que no consiento en su quedada.* Magellan veut que le savant s'exécute, ce que jusque alors il n'avait pas voulu faire, et, selon nous, cela prouve qu'il n'avait pas tiré grand chose de son association avec lui. Dans un autre ouvrage de Navarrète, on voit néanmoins que les travaux astronomiques de Faleiro, préparés pour l'expédition, furent mis à profit ou du moins examinés au point de vue scientifique dans la baie de San-Julian. Voy. *Historia de la Nautica.*

(2) Les lettres de nomination qui confèrent à Juan de Carthagena le titre de *veedor general*, l'adjoignent à Magellan *como su conjuncta persona.* Cette clause, réclamée probablement avec insistance par les rivaux de Magellan, qui ne pouvaient voir sans chagrin le commandement absolu de la flotte dévolu à un Portugais, devait nécessairement entraver la marche de l'expédition; on peut dire qu'elle faillit la perdre.

nemi le plus acharné de Magellan était un de ses compatriotes, Estevam Gomez, qui avant l'arrivée en Espagne du nouvel amiral s'était vu sur le point d'obtenir le commandement d'une escadre presque aussi considérable que celle qui allait partir. Pour toute grâce, il parvint à faire partie de l'expédition; on peut donc affirmer que jamais entreprise mémorable ne commença pour celui qui l'avait conçue sous de si fâcheux auspices. Avant de réaliser sa pensée immense, Magellan avait à vaincre les sourdes inimitiés et les propos d'une basse envie. D'un mot Charles Quint les fit taire. Au mois d'août 1519, l'assistant de Séville, Sancho Martinez de Leiva, reçut l'ordre de remettre à Magellan l'étendard royal, dans l'église de Sancta-Maria de la Triana, et de recevoir son serment. Faleiro, déjà malade, se voyait courtoisement écarté; tout était prêt pour le départ, le 10 août 1519; mais ce ne fut que le 3 septembre qu'il devint possible de mettre à la voile de San-Lucar de Barrameda.

Le commandement de la flotte avait été réparti ainsi: Magellan avait arboré son pavillon à bord de la *Trinidad*, qui jaugeait 120 *toneles*. Le *San-Antonio*, qui était exactement du même port, avait pour commandant Juan de Carthagena. La *Concepcion* était dirigée par le capitaine Gaspard de Quesada, et ne jaugeait pas plus de 90 tonneaux; la *Victoria* n'en avait que 85, et était confiée à Luiz de Mendoza; enfin, le *Santiago*, frêle embarcation de 75 *toneles* (1), avait pour capitaine João Serrão, que les Espagnols appellent Juan Serrano et dont nous rectifions ici le nom, pour la première fois. Dans le choix des autres personnages importants de la flotte, l'influence du chef se faisait naturellement sentir, et l'on comptait encore plusieurs Portugais. Duarte Barbosa, cousin de l'amiral, Alvarez de Mesquita, Estevam Gomez et João Rodriguez de Carvalho, représentaient au milieu des Espagnols la nation active qui avait déjà accompli pour son propre compte tant de grandes découvertes. Les Français et les Flamands ne manquaient pas à l'expédition; mais on ne comptait pas, il est vrai, parmi eux un seul individu investi de quelque commandement important, et c'est probablement jusqu'à ce jour ce qui les a fait passer sous silence. Toutefois, l'entreprise de Magellan est un tel événement dans l'histoire, qu'il peut sembler encore glorieux pour la France d'y compter quelques-uns de ses enfants. Nous citerons donc ici ces noms oubliés dans les fastes de notre marine : les cinq navires comptaient parmi leurs matelots et leurs maîtres d'équipage Jean-Baptiste, de Montpellier, Petit Jean, d'Angers, maître Jacques, de Lorraine, Roger Dupiet, Simon, de La Rochelle, Étienne Villon, de Troye, Bernard Mahuri, de Narbonne, Barthélemy Prior, de Saint-Malo, Ripart, Bruzen, de Normandie, Pierre le Gascon, de Bordeaux, Laurent Caurat, Jean-Breton du Croisic en Bretagne. Nous omettons ici à dessein le nom du seul enfant de Paris dont les rôles d'équipage nous aient gardé le souvenir : trop de doutes subsistent à son égard; toutefois, il est bon de le rappeler ici, les listes sont muettes sur ces noms au retour; un seul Français accomplit alors le tour du monde, et revint à bord de la *Victoria*.

Navarrète a donné pour la première fois les rôles d'équipage sur lesquels sont inscrits 265 hommes et l'énumération minutieuse des articles composant les divers chargements : rien n'est mieux ordonné, on peut le dire à la louange de Magellan, dans nos modernes expéditions : si toutefois, on en excepte les approvisionnements d'eau et de vivres, qui paraissent avoir été insuffisants, comme ils l'étaient presque toujours alors. Dans un autre ordre de choses, un fait, généralement omis, caractérise ici l'esprit profondément religieux de Magellan. Après avoir fait son testament à Séville, il envoya au roi une supplique dans laquelle il lui demande l'autorisation de remettre aux pauvres moines du couvent de la Victoria, dans le faubourg de la Triana, les 12,500 maravedis dont il avait été gratifié par la munificence royale lorsqu'il avait été nommé commandeur de Santiago.

Magellan mit à la voile de San-Lucar de Barrameda, le 20 septembre 1520. Et au nombre des hommes d'une valeur incontestable qu'il emmenait avec lui, il faut mettre le Véronais Francisco Pigafetta, qui devait être l'historiographe le plus sincère de sa mémorable expédition, s'il n'en fut pas toujours le plus éclairé (1). Parmi ceux qu'emmenait la flotte, on remarque ce Duarte Barbosa, qui joua un rôle si important dans le cours de l'expédition et dont la relation, récemment découverte, a jeté une lumière inat-

(1) On est étonné de la petite dimension de ces bâtiments, destinés à accomplir un si prodigieux voyage. Cependant il faut ici faire une observation avec le savant Navarrète : le *tonele* était plus considérable que notre *tonneau*. Cette mesure de capacité ne doit pas être confondue avec la *tonelada*, en usage particulièrement à Séville et représentant un poids de 2,000 livres : 10 toneles équivalaient à 12 toneladas.

(1) L'un des astronomes les plus savants du dix-huitième siècle crut devoir soumettre le récit du voyageur italien à un examen minutieux, et il prouve, dans des observations demeurées manuscrites, que Pigafetta confondit au retour, de la façon la plus étrange, plusieurs positions de terres, aujourd'hui bien connues. Voy. *Recherches géographiques* sur l'état et la position des lieux où l'on pourra observer le passage de Vénus avec plus d'avantage, p. 301 parmi les manuscrits de la bibl. Sainte-Geneviève. La question, du reste, a été fort éclaircie depuis, tant par l'importante publication faite par Navarrète dans le t. IV de sa *colecion de Viages* que par l'impression dans les *Noticias ultramarinas* d'un précieux manuscrit de la bibliothèque impériale de Paris. En ce qui regarde plus particulièrement Pigafetta, nous renvoyons à ce nom, en faisant observer toutefois que depuis une lumineuse discussion des faits, insérée dans les Annales de la Société de Géographie, par M. Thomassy, il est prouvé que les premiers récits du voyageur italien furent écrits en français; la même chose avait eu lieu déjà à l'égard de Marco Paulo.

tendue sur les régions pour ainsi dire inexplorées, théâtre des derniers exploits de Magellan (1). La flottille se dirigea d'abord vers les Canaries, puis elle prit sa route entre le cap Vert et les îles qui portent ce nom. Ce fut alors que Magellan put mesurer l'étendue de la tâche qu'il lui restait à accomplir; le début de ses efforts, le moment où il avait fallu faire prédominer son idée n'avait offert comparativement qu'une lutte facile : tout homme résolu eût pu l'engager; mais l'instant où se montra le grand cœur du capitaine général fut celui où il fallut se faire reconnaître comme un maître absolu, au milieu d'ennemis ou de rivaux. La première atteinte portée à l'autorité du chef vint précisément de celui qui eût dû la maintenir; Juan de Carthagena, qui croyait pouvoir se dire en tout son égal, voulut s'assurer tout d'abord de la manière dont on accepterait ses prétentions. Un jour qu'il devait se rendre à bord de la *Capitane*, il laissa arriver son embarcation à peu de distance de la *Trinidad*, et il cria insolemment en forme de salut dérisoire : *Dios os salve señor Capitan y Maestre* (Soyez en la garde de Dieu, seigneur capitaine et maître et bonne compagnie). Mais aussitôt Magellan revendiqua avec énergie son titre de capitaine général, et fit taire pareille familiarité. Carthagena, loin de s'amender, dit alors que Magellan avait tort de se plaindre; que la veille il l'avait salué avec le meilleur matelot de la flotte, et que par la suite il l'irait saluer avec un mousse. Il ne s'en tint pas là. Un délit honteux, reproché trop souvent aux marins du seizième siècle, ayant été commis à bord du *San-Antonio*, un conseil militaire fut convoqué pour juger le coupable; Juan de Carthagena s'y étant présenté avec arrogance, une vive discussion s'éleva sur la manière dont on devait saluer les chefs, et le *veedor* éleva la voix. Magellan le saisit par son vêtement à la poitrine, et lui déclara qu'il était prisonnier; en vain celui-ci invoqua-t-il l'aide des autres officiers, pour que le chef de la flotte perdît immédiatement son autorité et fût renfermé lui-même, il ne parvint à se faire écouter d'aucun des assistants; il lui fallut subir une peine plus rigoureuse; il fut mis au cep, comme un simple matelot; sur les supplications seulement des autres capitaines, tout ce qu'on put obtenir de l'inflexible sévérité du général, ce fut qu'il demeurât comme prisonnier, en la garde de Luiz de Mendoça, le trésorier de l'expédition, ou pour mieux dire sous celle du simple comptable Antonio de Coca.

On était sur les côtes de Guinée lorsque cet événement arriva. Magellan poursuivit sa route, et se dirigea sur le Brésil; il atteignit ce pays par les 23° 30' de lat. méridionale, et pénétra dans la baie de Rio de Janeiro, le 13 décembre 1520. Il l'appela Porto de Santa-Lucia, et Pigafetta ne tarit pas en éloges de cette terre bénie, où pour un couteau on obtenait cinq ou six poules et pour un peigne deux oies, tandis qu'il suffisait d'offrir un petit miroir aux Indiens pour qu'ils livrassent une quantité de poissons excellents suffisant au repas de dix personnes. Longtemps on a cru que la baie magnifique où s'élève Rio de Janeiro avait eu Magellan pour premier explorateur. Des documents restés jusqu'ici inconnus nous prouvent que dès l'année 1511 elle portait le nom de Bahia de Cabo-frio; elle avait alors pour unique habitant européen un certain João de Braga, qui s'était fixé dans une de ses îles les plus fertiles. Sous le titre de *feitor*, il y faisait un commerce actif de bois de teinture; les navigateurs dieppois la visitaient fréquemment dès cette époque, et enfin quatre ans avant l'arrivée de la flotte Pero Lopes l'avait explorée. Magellan n'y rencontra que des Tupinambas, durant les treize jours qu'il y demeura.

La route fut poursuivie; les navires arrivèrent par les 34° 40' de lat. mér. On était à l'embouchure du Rio de la Plata, que dominaient alors les terribles Charruas, dont les derniers représentants sont venus mourir sur les bords de la Seine, en 1830. Préoccupé d'antiques traditions, l'historiographe de l'expédition vit dans ces Indiens belliqueux des espèces de géants, et les accusa d'anthropophagie; aucune de ces deux opinions n'était fondée. Mais il prélude ainsi aux fables qu'il débitera bientôt sur les Patagons. Après s'être assuré que le détroit qu'il cherchait n'était pas dans ces parages, Magellan s'avança encore vers les parages au sud, et le 31 mars l'escadre entra dans le port de San-Julian. C'était là que le capitaine général prétendait hiverner; mais ce fut aussi dans ces régions froides et désolées que le mécontentement des équipages se manifesta avec le plus de violence, les rations avaient été diminuées; la découverte du détroit n'apparaissait plus à l'esprit de ces hommes découragés que comme un leurre trompeur auquel il ne fallait plus croire. Irrités par les propos haineux de leurs chefs, la plupart des marins demandaient leur retour en Espagne. Magellan fut sourd à toutes les réclamations, et déclara qu'il était décidé à mourir plutôt que de revenir à Séville chargé d'ignominie; les murmures ces-

(1) Duarte Barbosa, né vers la fin du quinzième siècle, était le propre fils de ce Diogo Barbosa qui avait donné sa fille à Magellan, et qui, devenu le favori le plus intime de D. Alvaro de Bragance, avait, comme nous l'avons dit, visité les Indes, au début des grandes découvertes. Duarte Barbosa avait imité son père. Après avoir exploré dans presque toute leur étendue les Indes orientales, il était allé aux Moluques, et avait observé avec une rare sagacité ces régions ignorées. Son livre était déjà terminé en 1516. La relation si exacte de Barbosa n'avait pu échapper complètement au judicieux Ramusio ; toutefois cet infatigable collecteur n'en avait donné qu'une traduction, où les faits se trouvaient parfois déplorablement altérés. L'original fut retrouvé vers 1813, en Portugal, mais sans nom d'auteur et accompagné de relations étrangères au texte. Les notables différences qui existent entre la narration portugaise et la traduction italienne déterminèrent l'Académie des Sciences de Lisbonne à en donner une édition nouvelle. Le livre de Duarte Barbosa fut édité en 1812 par Fr. Mendez Trigoso, dans la *Collecção de noticias para a historia e geografia das naçoes ultramarinas*, t. IV.

sèrent en apparence, mais les complots se poursuivirent. Enfin ils éclatèrent, bien peu de jours après qu'on eut mouillé dans la baie de San-Julian. Nous avons raconté ailleurs ce drame sanglant, et nous en reproduisons ici les principales circonstances (1).

Le 1er avril 1520, Magellan convoqua tous les capitaines, les officiers et les pilotes faisant partie de l'expédition pour entendre la messe et pour dîner ensuite avec lui. Alvaro de la Mesquita et Antonio de Coca, accompagnés de leurs gens, se rendirent à son invitation; elle ne fut acceptée ni par Luiz de Mendoza ni par Gaspard de Quesada. Jean de Carthagena, prisonnier de ce dernier, en était naturellement exclu. Alvaro de Mesquita alla seul dîner avec le capitaine général, dont il était le propre cousin, puis il retourna à son navire. Durant la nuit Quesada et Carthagena passèrent avec trente hommes environ de la *Concepcion* sur le San-Antonio, disant qu'on eût à leur livrer ce même Alvaro de Mesquita, qui n'était pas de leur parti. Le maître Juan de Eliorraga défendit énergiquement son capitaine, et Quesada, emporté par la colère, le frappa de quatre coups de poignard au bras en s'écriant: « Vous aller voir que ce fou nous empêchera de faire notre affaire ». Mesquita tomba au pouvoir des conjurés; on secourut néanmoins le brave Eliorraga. Après cette échauffourée, Carthagena, se disant libre, passa à bord de la *Concepcion;* Quesada resta sur le *San-Antonio;* Mendoza dut commander la *Victoria*. Les trois officiers révoltés n'osèrent toutefois se porter contre le capitaine général; ils lui envoyèrent demander seulement l'accomplissement des ordonnances rendues, affirmaient-ils, par Charles Quint en leur faveur, et s'opposant à ce qu'il les maltraitât. Ce faisant, ils lui promettaient de le traiter de seigneurie et de venir lui baiser la main, ce qui, en style de l'époque, équivalait à une promesse d'entière soumission. Magellan leur fit répondre immédiatement qu'ils se rendissent à bord de la *Trinidad*, et qu'il s'entendrait avec eux. Ils se refusèrent à cette proposition; le capitaine général n'hésita plus : il retint le long de son bord la chaloupe qui venait de lui apporter cette réponse, et faisant armer six hommes résolus de son équipage, il les mit dans l'esquif de la *Trinidad* sous le commandement de l'alguazil Gonzalo Ginez de Espinosa. Arrivé à bord, l'officier de justice présenta une lettre de Magellan au trésorier Luiz de Mendoza, par laquelle on l'engageait encore à passer à bord de la *Capitane*. Au moment où celui-ci souriait, dit le chroniqueur, en ayant l'air de dire : Tu ne m'attraperas pas où tu me voudrais voir, Espinosa lui donna un coup de poignard dans la gorge, et un matelot le frappa au même instant de son coutelas à la tête; Mendoza tomba. Assuré à l'avance de l'exécution de ses ordres, Magellan avait dépêché une embarcation avec quinze hommes armés sous les ordres de Duarte Barbosa, et ceux-ci s'emparèrent de la *Victoria* sans que les équipages, dévoués au capitaine général, fissent la moindre résistance. Ceci avait lieu le 2 avril. Dès le jour suivant Magellan sut agir avec tant de promptitude et une telle habileté qu'il fit rentrer dans l'obéissance les équipages des deux autres navires et qu'il eut à sa discrétion les révoltés. On voudrait pouvoir néanmoins effacer de l'histoire du grand navigateur les souvenirs sanglants qui complètent ce douloureux épisode.

Le 4 avril, par l'ordre du capitaine général, le corps de Mendoza fut porté à terre et l'exécuteur le coupa par quartiers; puis un officier public proclama à haute voix la sentence qui flétrissait la mémoire du trésorier et qualifiait cet officier du nom de traître. Trois jours après, Magellan fit décapiter Gaspard de Quesada, et ce fut le propre domestique de ce capitaine, un certain Luiz de Melino, qui, pour échapper à la hart, se chargea de la terrible exécution, semblable en tout, par son issue, à celle de Mendoza. Juan de Carthagena et le prêtre Pedro Sanchez de La Reina, convaincus d'avoir contribué à soulever les équipages, furent abandonnés sur ces plages, à peu près sans ressources et munis seulement de quelques provisions; mais, après avoir vécu durant quelque temps dans cette solitude désolée, ils furent recueillis par Estevam Gomez, dont on verra plus tard le lâche procédé. Magellan pardonna à plus de quarante marins qui avaient encouru une condamnation à la peine capitale. Mais s'il se relâcha de son inflexible sévérité, c'est que leurs services lui étaient devenus indispensables.

Après cet acte de justice rigoureuse, Magellan n'eut plus qu'un ennemi à redouter dans la flotte; mais cet ennemi, qui était un Portugais, n'avait pas le courage de ceux qu'on venait d'exécuter; il ne se déclara que par une fuite odieuse, et son esprit cauteleux temporisa. Il faut dire cependant ici que Estevam Gomez contribua à l'exploration du détroit.

Ce fut dans la baie de San-Julian que les premiers Tehuelches qu'eussent vus encore les Européens se présentèrent aux compagnons de Magellan. Frappés de l'étrange chaussure qu'ils portaient, ils leur donnèrent la dénomination de *Patagons*, ce qui signifie en vieux castillan *les grands pieds*. Ce fut, comme on sait, sous ce nom fameux et d'après les récits exagérés de Pigafetta, qu'ils acquirent bientôt une renommée fantastique. C'était au dix-neuvième siècle qu'il appartenait de juger ce grand procès, et A. d'Orbigny, en donnant la mesure exacte de ces prétendus géants, s'est vu cependant contraint d'avouer que le voyageur italien avait pu être fort bien trompé dans son évaluation, par l'étrange aspect que prennent toujours ces sauvages, aux yeux de l'observateur, quand on les voit pour

(1) *Voyageurs anciens et modernes*, 1855, gr. in-8°, par M. Ed. Charton, t. 3.

la première fois; la taille des Tehuelches, qui s'était élevée jusqu'à sept ou huit pieds, n'a plus aujourd'hui qu'un mètre quatre-vingt-douze centimètres; les mesures consciencieuses d'Alcide d'Orbigny sont là pour le prouver (1).

Pendant cette longue relâche dans le port de San-Julian, le *Santiago* s'était avancé dans le sud; mais à vingt lieues de là, en pénétrant dans le Rio de Santa-Cruz, il avait été poussé à la côte durant une tempête; heureusement le navire seul s'était perdu, et Serrão avait pu ramener au lieu du campement général son équipage et son chargement. Voyant la saison plus favorable, Magellan mit à la voile de ce port, où il était resté près de cinq mois, le 24 août, et deux jours après il entra dans le Rio de Santa-Cruz, où la flotte elle-même faillit périr. Ce fut là qu'au moment où il venait d'échapper à un danger imminent, Magellan donna d'un esprit ferme ses dernières instructions à ceux de ses compagnons sur lesquels il pouvait compter. Les navires allaient se séparer, et ils devaient remonter vers le sud en suivant les contours de la côte jusqu'au 75e degré avant de rétrograder; le passage qu'il cherchait, il en était sûr, devait se rencontrer; mais si, contre ses prévisions, il arrivait que ces terres désolées n'offrissent aucun passage, les navires devaient prendre la route des Moluques, par la voie du cap de Bonne-Espérance et de l'île de Madagascar, en se tenant toutefois à grande distance de ces deux points. L'expédition sortit de Santa-Cruz, le 18 octobre, et Magellan, se trouvant le 21 à cinq lieues de la côte, par les 52° de lat. australe, vit le fameux cap, si connu depuis sous le nom de *las Virgines* (des Vierges). Il l'ignorait encore; mais c'était l'entrée du fameux détroit; il avait pénétré à peine dans la baie que signale cette terre élevée aux navigateurs, qu'il expédia pour une reconnaissance de cinq jours le *San-Antonio* et *la Concepcion*; les deux navires accomplirent leur exploration et revinrent : les deux commandants étaient convaincus dès ce moment que le passage tant désiré était découvert. Magellan le crut aussi, nous dit Navarrète; mais, pour plus de sûreté, il voulut que la reconnaissance hydrographique fût poussée jusqu'à cinquante lieues. On aura peine à le croire, dans ce moment solennel, la seule opposition qu'il rencontra vint d'un compatriote; il réfuta victorieusement les raisons sans consistance exposées par Estevam Gomez; mais ce pilote jouissait parmi les marins d'une haute influence, et Magellan fut contraint de lancer un ordre du jour qui défendait, sous peine de vie, toute conversation touchant le voyage et surtout touchant le manque de vivres, dont on effrayait les équipages. Il traversa alors la grande baie où il était mouillé, franchit un canal d'une lieue, puis rencontra encore une baie spacieuse qui se terminait par une sorte de goulet, à l'extrémité duquel se trouvait un golfe parsemé d'îles. Dès lors le détroit se présentait sous un aspect moins irrégulier, bien qu'il offrît encore bien des sinuosités, bien des passages sans issues, bien des petits ports, où il fallait mouiller surtout la nuit, pour faire reposer les gens. Magellan avait franchi de cette façon une cinquantaine de lieues, lorsqu'il expédia prudemment le *San-Antonio* pour découvrir l'issue d'un canal, qui se dirigeait au sud-est entre des montagnes couvertes de neige. Ce bâtiment devait être de retour après trois jours d'exploration; il ne revint pas. Lorsqu'il se vit une seconde fois loin de la *Capitane*, l'implacable ennemi de Magellan, le pilote Estevam Gomez, trouva le moyen d'ameuter l'équipage du *San-Antonio* contre son commandant Mesquita, sous prétexte que ce chef avait prêté main-forte à son parent durant les événements de la baie de San-Julian et, sortant bientôt du détroit, il conduisit le navire sur les côtes de Guinée d'où il gagna le port de Séville, le 6 mai 1521. Ne voyant pas revenir Alvaro de Mesquita, Magellan multiplia ses recherches, pour découvrir le lieu où, dans sa pensée, il s'était perdu; puis il continua sa route jusqu'à ce qu'il eût doublé la côte au nord formant le cap Victoria. Il vit enfin à l'extremité de la côte sud un autre cap avec une île, et il comprit qu'il était arrivé au terme de ses travaux; ce monticule reçut de lui le nom de *cabo Deseado* (le cap Désiré). Au bout de vingt jours de navigation, il entra enfin dans une autre mer. Durant ce trajet nul aborigène ne s'était présenté à lui; mais avant que le détroit eût reçu le nom glorieux que le monde lui a imposé, le hardi navigateur l'appela simplement *Tierra del Fuego* (la Terre du feu). Fidèles à une vieille coutume, lorsqu'ils veulent s'avertir entre eux d'un événement intéressant leur sécurité, les invisibles habitants de ces régions signalaient d'île en île, par des feux allumés, le passage des navires. Ces terres en effet ne sont qu'une agglomération d'îles innombrables; et avant la mémorable expédition de King, qui a exécuté l'hydrographie complète du détroit, ce grand fait avait été déjà signalé par Beauchesne-Gouin, qui au temps de Louis XIV prit possession de tout le détroit et l'explora durant sept mois (1).

(1) Voy. *L'Homme Américain.* On trouvera dans cet ouvrage l'indication précise des diverses évaluations données par les voyageurs touchant la taille des Tehuelches. Ce travail consciencieux est sous forme de tableau; il ramène dès le premier coup d'œil le lecteur à la vérité. En donnant la discussion des faits, A. d'Orbigny ajoute : « Nous avons été, nous ne le dissimulerons pas, trompé nous-même plusieurs fois à l'aspect des Patagons. La largeur de leurs épaules, leur tête nue, la manière dont ils se drapent de la tête aux pieds avec des manteaux de peaux d'animaux sauvages cousues ensemble, nous faisaient tellement illusion, qu'avant de les mesurer nous les aurions pris pour des hommes d'une taille vraiment extraordinaire. »

(1) Dumont d'Urville ignorait cette circonstance, lorsqu'il alla visiter le détroit, qu'il parcourut dans la moitié de sa longueur. Deux manuscrits du plus haut intérêt, déposés à la bibliothèque du dépôt des cartes de la ma-

Lorsque Magellan sortit du détroit, le 27 novembre 1520, il n'avait plus sous ses ordres, que la *Trinidad*, la *Victoria* et la *Concepcion;* il se dirigea au nord-ouest, et dès lors, comme on sait, il nomma ce grand océan, qu'il trouva alors sans tempêtes, la *mer Pacifique*. La première terre qu'il y rencontra fut une île montueuse, couverte de forêts, mais sans habitants, qu'il appela *San-Pablo* (Saint-Paul); il l'aperçut le 24 janvier 1521, et il en vit une autre également déserte, le 4 février; c'était celle de *los Tiburones*, ou des requins; il en forma un goupe qu'il désigna sous la dénomination d'*Islas desventuradas*. Vinrent ensuite les îles des Voiles latines (*islas de las Velas latinas*) ou des Larrons, qui plus tard devaient prendre le nom d'îles Marianes. Le 9 mars il les avait déjà perdues de vue, et peu de jours après il entra dans les mers qui baignent l'archipel de Saint-Lazare; il avait alors devant lui, sans s'en douter, le plus riche joyau de la couronne d'Espagne, les Philippines (*voyez* Legazpi). A la suite d'un gros temps, Magellan aborda la petite île Mazagua, dont le chef l'accueillit favorablement; mais ce roitelet n'avait pas de ressources suffisantes pour ravitailler ses navires, et il lui donna le conseil de se rendre à Cébu (Zébou). Là, selon lui, Magellan devait trouver chez un roi auquel il était uni par les liens de la parenté les objets nécessaires à la réparation des navires et les vivres indispensables au rafraîchissement des équipages. Tout se passa comme l'avait prévu ce chef, animé de sentiments si bienveillants; mais à Cébu, Magellan trouva mieux qu'un asile favorable; au moyen de ses interprètes, il introduisit le christianisme dans ces contrées et bâtit une église. Au bout de quelques jours, le roi et la reine de Cébu étaient devenus chrétiens et douze cents de leurs sujets avaient reçu le baptême; les Européens comptaient désormais des frères où ils pouvaient craindre de ne rencontrer que des ennemis. L'île reçut une factorerie; mais en fondant cet établissement commercial, dont on pouvait attendre de si grands résultats, Magellan fit une faute; il établit, de son autorité privée, Hamadar (c'était le nom du souverain de Cébu, comme chef suzerain des autres rois : deux petits radajhs obéirent à cette injonction; les autres repoussèrent avec énergie les prétentions de l'étranger. Le plus puissant de ces chefs mécontents était le roi de Matan ou Mactan, qui leva pour résister aux Européens une armée de six mille guerriers. Magellan s'irrita de ce qu'il regardait déjà comme une désobéissance coupable; il refusa également d'écouter les conseils du roi de Cébu et ceux de Juan Serrão, et il se décida à aller porter la guerre chez le roi de Matan avec trois bateaux et soixante hommes seulement de débarquement; il était, il est vrai, accompagné par mille Indiens que Hamadar voulut commander lui-même; mais il se croyait si sûr de la victoire, qu'il fit promettre à ce radjah de ne l'aider qu'en cas d'urgence absolue. On partit de l'île hospitalière, et l'on arriva devant Matan, avant la pointe du jour. Magellan laissa cinq hommes environ pour garder les embarcations, que le ressac et les rochers forçaient de se tenir mouillés à quelque distance de la plage. Au lever de l'aurore, cinquante-cinq hommes marchèrent vers l'intérieur de l'île. Cette petite armée trouva la bourgade où résidait le roi abandonnée et l'incendia; mais alors un bataillon d'Indiens sortit du lieu où il était embusqué, et engagea le combat; les chrétiens virent bientôt qu'ils n'avaient pas affaire à ce seul détachement; un autre corps les attaqua vigoureusement à coups de pierres, de flèches et de javelines; on combattit ainsi durant une partie du jour; les Espagnols se sentaient fatigués; les Indiens recevaient des renforts. Magellan comprit alors seulement jusqu'où l'avait entraîné un courage téméraire : ce qui l'avait perdu c'étaient, sans nul doute, ses souvenirs de l'Inde et la mémoire des combats où il avait vu une poignée de ses compatriotes mettre en déroute des armées; il avait confondu malheureusement les rusés et courageux Malais avec les faibles Hindous. Son sang-froid néanmoins ne l'abandonna pas; il se replia sur la plage, et il allait gagner les embarcations lorsqu'une pierre l'atteignit à la jambe et le renversa à terre; un coup de lance l'acheva. Ainsi périt, le 27 avril, ce grand navigateur, dont la postérité a placé le nom à côté de celui de Colomb : le capitaine de la *Victoria* mourut avec lui, et six Espagnols succombèrent avec quelques Français.

Lorsque cet événement funeste arriva, Magellan avait accompli sa mission, et l'immense problème qu'il s'était jadis posé était déjà résolu. Nous ne suivrons pas les équipages désolés dans leurs désastreuses aventures, et pour les faire connaître nous renverrons aux articles qui ont été consacrés à del Cano, à Pigafetta, à Serrão. Il suffit de rappeler ici que la *Victoria* seule revit l'Europe et que dix-huit hommes, reste unique des équipages, revinrent avec elle.

On a dit avec un singulier bonheur d'expression, à propos de ce mémorable voyage, « que Magellan avait fait entrer dans le monde extérieur et visible cette même vérité que Colomb avait cherchée dans un autre ordre de choses et d'idées ». Un homme à jamais regrettable, et qui a payé de sa vie son amour pour les grandes découvertes maritimes, Jules de Blosseville, s'est demandé si la circumnavigation du globe, conçue et exécutée par Magellan, n'était pas dans l'histoire de l'homme un événement plus remarquable que l'heureuse rencontre d'un monde nouveau. — Barbosa Machado signale un *roteiro* (routier) qui serait dû au grand navigateur lui-

rine, racontent cependant, avec les détails géographiques les plus précis, le voyage de Beauchesne-Gouin. Ils sont dus à deux jeunes ingénieurs de la marine, Duplessis et Delabat, et ont été écrits de 1698 à 1701.

même jusqu'à ce jour, ce récit précieux, s'il a jamais existé, a échappé à toutes les investigations de bibliographes portugais.

La relation du voyage de Magellan se trouve dans les ouvrages suivants : *Roteiro da Viagem de Fernam de Magalhães*, ms. de la Bib. imp. de Paris, sous le n° 7158-33, sans nom d'auteur, mais attribué à un pilote génois nommé mestre Bautista, qui fit partie de l'expédition. Copiée, en 1831, avec un soin scrupuleux par Antonio Nunez de Carvalho, elle a été imprimée dans la collection intitulée : *Noticias para a historia e geografia das nações ultramarinas*, 6 vol. pet. in-4° ; — *Maximilianus Transylvanus, De Moluccis insulis, itemque aliis pluribus admirandis, quæ novissima Castellanorum navigatio, sereniss. imperatoris Caroli V auspicio suscepta nuper invenit : Maximiliani Transylvani ad reverendiss. cardinalem Salzburgensem Epistola lectu perquam jucunda*, in-8° ; Basileæ, 1537. Dès l'année 1536 cette curieuse relation avait paru dans la collection de Grynée ; la lettre était datée du 24 octobre 1522 ; — *Pigafetta, uno libro scripto de tutte le cose passate de giorno in giorno nel Viagio I*, etc., ms. italien de Pigafetta ; le plus connu est celui qui a été publié par Amoretti sous ce titre : *Primo Viaggio intorno al globo terraqueo, ossia Ragguaglio della navigazione alle Indie orientali per la via d'occidente fatta sulla squadra del capitano Magaglianes negli anni* 1519-1522 ; Milano, 1805, 1 vol. in-4° ; il y a une édit. de 1800, gr. in-4° ; — *Premier voyage autour du monde par le chevalier Pigafetta*, sur l'escadre de Magellan, en 1519, 1520, 1521, 1522, suivi du traité de navigation du même auteur et accompagné d'une notice sur le chevalier Behaim, célèbre navigateur portugais, par M. de Murr ; trad. de l'allemand par J. Jansen ; Paris, an IX, 1 vol. in-8° fig. ; une relation abrégée a paru dès le seizième siècle, sous ce titre : *Le Voyage et Navigation aux isles Molusques descrit et faict de noble homme Antoine Pigaphète Vincentin, chevalier de Rhodes*, pet. in-8° caract. goth. (1).

Ferdinand DENIS.

F. de Navarete, *Noticia biografica de Fernando de Magallanes*, dans le t. IV de la *Colleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los españoles desde fines del Siglo XV* ; Madrid, 1837, pet. in 4°. — D. Jozé de Espinosa, *Carta del grande Oceano construida en seis hojas en* 1812 *par el gefe de escuadra de la Real Armada*. (Dans cette publication du dépôt hydrographique de Madrid, les voyages des divers bâtiments formant l'escadre de Magellan ont été tracés avec soin). — Ed. Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, t. III. Documents manuscrits dus à M. le comte Azevedo, id. dus à M. Joaquim Pinto de Magalhaens.

(1) M. Thomassy a publié dans le bulletin de la Société de géographie une dissertation tendant à prouver que Pigafetta écrivit d'abord son voyage en français. Il faut pour cette relation primitive avoir recours aux deux manuscrits suivants : *Manuscrit français possédé naguère par M. Beaupré de Nancy*. C'est le plus correct des manuscrits de cet ordre : *Navigation et Découvrement de la Indie supérieure faicte par moi, Ant. Pigafete vicentin* ; Bib. imp. sous le n° 10270 B, écrit sur pap C'est le plus ancien.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^IE,
Imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56.

S'il faut s'en rapporter à un Recueil intitulé: Le Portugal Antique et moderne le vrai représentant de la famille de Magellan, serait aujourd'hui le D.r Alexandre Manoel Alvares Pereira de Aragão, gentilhomme de la maison royale Chevalier de l'ordre de Nossa Senhora da Conceição, de Villa-Viçoza. Né à Parada de Pennhão, du Concelho de Sabrosa, aujourd'hui résidant à Villa flor (où il s'est marié avec une Dame nièce de feu le général, Antonio Pinto de Seixas Pereira de Lemos, créé 1.er et unique Vicomte de Lemos (le 29 Mars 1854). On ajoute que ce personnage a en sa possession deux documents qui jettent la lueur la plus éclatante sur la question. Le 1.er est le testament de Ferdinand de Magellan lui même fait à Belem sur les notes du Tabélion Domingos Martins le 17 Xbre 1504 trois mois avant son départ pour les Indes avec le Vice roi D. Francisco d'Almeida.

formoso e feracissimo Valle de Villariça, entrando no rio Sabôr, proximo da sua foz.

Vidé *Villariça*.

SABROSA—Vidé *Trápa* (Santa Cruz da).

SABROSA—villa, Traz-os-Montes, cabeça do concelho do seu nome, comarca de Villa-Real (foi do mesmo concelho, mas da comarca d'Alijó) 90 kilometros ao E.N.E. de Braga, 360 ao N. de Lisboa, 320 fogos.

Em 1757, tinha 176 fogos.

Orago, o Salvador.

Arcebispado de Braga, districto administrativo de Villa-Real.

O reitor de Santa Maria de Paços (freguezia distante 2 kilometros) apresentava o vigario, que tinha 80$000 réis e o pé de altar e permicias.

Este concelho foi creado por decreto de 6 de novembro de 1836.

Em 31 de dezembro de 1853, foi supprimido o antigo concelho de Provezende (6 kilometros ao S. de Sabrosa) e annexado a este. (O concelho de Provezende abrangia tambem as freguezias que constituiram antigamente o supprimido concelho de Gouvães do Douro.)

Por decreto de 24 de outubro de 1855, foram mais encorporadas no concelho de Sabrosa, as freguezias de S. Lourenço de Riba-Penhão, e a de Parada de Riba-Penhão, que até então haviam pertencido ao extincto concelho de Villar de Maçada, na comarca d'Alijó. (Mas, em 1861, perdeu a pequena, mas importantissima povoação do Penhão, que, por estar na outra margem do rio d'este nome (a margem esquerda) foi annexada ao concelho d'Alijó, que fica d'aquelle lado.

Actualmente, a aldeia de Penhão é o ponto commercial mais importante de Traz-os-Montes, depois da Régua (apezar de ter, por ora, menos de 40 fogos) por ser a estação da via ferrea do Douro mais central da outr'ora riquisstma região vinhateira do Alto-Douro.

Em 1876, foi supprimido o julgado de Sabrosa, mas ficou o concelho.

Actualmente, é este concelho composto de 15 freguezias, todas no arcebispado de Braga—são—Anta, Celleiroz, Covas do Douro, Gouvães do Douro, Gouvinhas, Parada de Penhão, Paradella de Guiães, Paços, Provezende, Riba-Penhão (S. Lourenço) Sabrosa, S. Christovam, Souto Maior, Torre do Penhão, e Villarinho de S. Romão—todas com 3:500 fogos.

—

Sabrosa está situada em um degráu que alli fórma a serra da Azinheira, e a meia altura d'esta montanha, junto ás ábas de um outeiro escalvado e esteril, de rocha granitica; porém, o terreno em que assenta a villa é de formação schistosa, pertencente ao periodo siluriano.

O seu clima é temperado, e as aguas são aqui excellentes.

Esta freguezia, é abundante em *saborosas* frutas, do que alguns sonhadores de etymologias pretendem derivar o nome da povoação; e isto deu causa ás engraçadas armas que modernamente lhe foram concedidas.

Nunca teve foral, antigo nem moderno.

A egreja parochial, é um bom templo, de uma só nave, e tem as irmandades do *Coração de Jesus*, com estatutos desde 20 de agosto de 1773, e a de *Nossa Senhora do Rosario*, com estatutos approvados em 17 de julho de 1795. Esta tem um bom rendimento.

A egreja matriz primittiva, era pequena e muito antiga: foi demolida no seculo passado e construidá a actual. Havia n'aquella um altar (capella) que pertencia ao vinculo do famoso navegádor, Fernando de Magalhães. Tinha um legado pio, destinado para soccorrer os pobres mais necessitados da freguezia. Ainda existe este legado, no novo altar do Coração de Jesus, que foi do referido vinculo.

—

Ainda que, segundo a tradição, esta villa seja muito antiga, nenhum monumento aqui existe que nos prove uma remota antiguidade. Os edificios mais antigos, remontam, quando muito, aos principios do 16.º seculo.

Consta que os primeiros habitadores de Sabrosa, vieram da pequena aldeia da *Sancha*, situada no fundo da montanha, e perto do rio Penhão; mas não se sabe em que

época teve logar esta transferencia, se acaso existiu.

É certo que no fundo da precipitada ladeira da serra, em cuja encosta está a villa, existe a pequena aldeia da Sancha, e sobranceiro a ella, estava o antiquissimo castello da *Sancha*, totalmente fóra da vista da villa actual, e na aresta oriental da *serra do Criveiro*, nome pomposo que se dá a um outeiro granitico, esteril e alcantilado, ao longo de cuja base se estende a deliciosa veiga de Sabrosa, quasi toda occupada por esta povoação.

O castello era pequeno, e foi construido sobre uma saliencia do mõrro do Criveiro. Pelos dois lados mais accessiveis, tinha uma muralha de granito, grosseiramente trabalhado, sem cimento algum, e por fóra d'ella, o respectivo fosso.

Pela parte de baixo, tinha duas ordens de muralhas, sem fossos.

Ainda no principio d'este seculo, tinham as paredes do castello, 2, 3, e algumas 4 metros de altura, e no centro, os restos de uma pequena torre circular, tendo ainda em parte 2,m20 d'altura. Tinha 5 metros de diametro. Parece mais uma atalaya dos antigos lusitanos, ou dos romanos, do que obra dos mouros.

Dizem alguns velhos d'esta terra, que, sobre a pequena e completamente destruida parte do castello, havia uma inscripção em caracteres para elles desconhecidos; e em letras romanas, a palavra PARALIO, seguida de outras ilegiveis. Com effeito, os latinos davam o nome de *paralios*, aos povos que habitavam nas margens dos rios, e é provavel que a ultima letra (o S) estivesse apagada, e que a palavra fosse *paralios*.

*Paralio*, que se declina *paralii, paratiorum* no singular, significa certa especie de papoula, flôr.

A camara de Sabrosa, quando pediu á sr.ª D. Maria II, que concedesse brazão d'armas ao concelho, foi buscar a origem do seu nome, adjectivo *saborosus* (que aliás não é latino) e, com effeito, obteve para a terra umas armas allusivas a esta exquisita derivação.

Parece mais verosimil que Sabrosa venha do adjectivo latino *sabulosus*, que significava areiento ou *saibroso*—a que os latinos davam o nome de *sabulum*, ou *terra sabulosa* (a mudança de L em R, é muito vulgar nas nossas provincias do norte) e, na verdade, este territorio é *saibrento*, e de areias grossas.

Tornemos ao castello.

Esta pequena fortaleza, é de fórma quasi triangular, tendo em um dos angulos, no seu ponto mais elevado, e era no vértice d'este angulo a porta, cuja entrada se acha obstruida; e a acanhada embocadura de uma cisterna, que descia, por degraus, o môrro da fortaleza.

Esta cisterna, poço, ou galeria, é entre a muralha e o fosso, de maneira que em tempo de guerra, era vedada esta serventia, aos defensores do castello. Quando a entrada d'este poço estava menos entupida, alguns homens corajosos desceram até bastante profundidade, mas não conseguiram chegar ao fim, porque a accumulação dos gazes, lhes abafava a respiração, e apagava as luzes.

É tradição que no fundo do poço ha uma galeria, que communicava esta fortaleza com o fronteiro *castello de Cheires*, o que não é facil acreditar, porque, de uma a outra fortaleza, medeiam dois kilometros, e o solo é todo constituido de rocha granitica, tendo de descer a uma profundidade de 600 metros, para ahi passarem por um tunnell ou galeria, por baixo do rio, e de novo subir outro tanto, para chegarem ao castello de Cheires.

Tudo leva a crer que a primittiva Sabrosa (formada de pobres cabanas) era situada ao N. e E. do tal castello da Sancha, sob as suas muralhas, e no ponto quasi opposto ao logar onde está a actual Sabrosa.

Nas pedras faceadas de que o castello foi construido, veem-se umas garatujas, abertas a cinzel, que mais parecem signaes dos pedreiros que as lavraram, do que letras.

Estes signaes, acham-se em muitas construcções romanas e árabes.

Em volta do castello viam-se restos da antiga povoação, isto é, paredes toscamente construidas, formando pequenos casebres.

Em uma escavação feita perto d'este logar, foi achada uma antiga forja de ferreiro, ainda com alguns instrumentos d'este officio, bem conservados, e um tubo de barro, que parece ter servido para conduzir agua para a officina.

Um pouco mais distante, se acharam vestigios de sepulturas antiquissimas.

Os restos do castello e dos casebres, desappareceram ha cinco ou seis annos, porque os seus materiaes foram applicados para calçar as ruas da villa. Ha dois ou trez seculos, que a maior parte das casas de Sabrosa, teem sido feitas com os restos venerandos de construcções antigas.

Durante o dominio dos romanos, pertenceu Sabrosa á circumscripção da famosa cidade de Panoyas, dentro de cujo áro se achava, e que muito mais tarde devia formar parte da primittiva freguezia de Santa Marinha de Provezende, visto que a antiquissima freguezia de S. Lourenço de Riba-Penhão, era cabeça de todos os povos que demoravam ao N. de Sabrosa, os quaes, até 1834, pagavam *um vintem de reconhecimento*, por cada fogo, ao parocho da sua antiga matriz—Santa Marinha.

—

Ao fundo da montanha do lado da Sancha, está a antiga quinta da *Ribeira de Sabrosa*, que produz optimo vinho, e é da illustre familia dos Pintos Pimenteis, de Villar de Maçada, e que deu o titulo ao barão *Ribeira de Sabrosa*. (Vidé esta palavra.)

### Brasão d'armas de Sabrosa, concedidas em 12 de maio de 1837

São—escudo partido em faxa—na 1.ª, em campo de prata, um chafariz, lançando agua —na 2.ª, uma arvore com seus fructos pendentes, tudo allusivo ás boas aguas e *saborosas* fructas. Timbre, um braço, empunhando uma espada, alludindo aos *serviços de muitos militares seus naturaes*, (?) *em pró da independencia nacional*—diz isto o decreto que concedeu as armas.

Se ter bôas aguas e boa fructa, e ser patria de alguns militares valentes, é motivo para ter brazão d'armas, centenares de povoações portuguezas que as não teem, as deviam ter, com direitos eguaes, e até maiores, do que Sabrosa.

—

A moderna povoação de Sabrosa, tem tido varias familias illustres, como são a dos *Teixeiras Lobos*, hoje (pelos lados paterno e materno) ramo da casa do morgado de Ribeira de Sabrosa.

A dos *Azeredos*, quasi extincta, e que ja aqui não reside.

A dos *Barros Lobos*, hoje barões de Provezende.

A dos *Pereiras de Magalhães*, representantes do vinculo instituido na casa da *Pereira*, pelo famoso navegador, Fernando de Magalhães, descobridor do estreito do seu appellido, na extremidade da America do Sul.

A dos *Canavarros*, e outras.

### Homens notaveis de Sabrosa n'estes ultimos seculos

#### CASA DA PEREIRA

1.º—O licenceado, *André da Silva Coelho* (6.º sobrinho do famoso descobridor do estreito de Magalhães) freire conventual da ordem de S. Thiago, de Palmella, que foi alumno do real collegio dos militares de Coimbra; superior do convento de Palmella, com as vezes de prior-mór; conego e monsenhor da Patriarchal, de Lisboa; do conselho de sua magestade.

2.º—*Luiz Pereira da Silva*, sobrinho do antecedente, prelado mitrado da Patriarchal de Lisboa e freire conventual do mosteiro de Palmella.

3.º—O doutor, *Manuel José Pereira da Silva* (9.º sobrinho do grande Fernando de Magalhães) juiz de fóra da villa da Barca, e desembargador no Rio de Janeiro.

4.º—*Antonio Luiz Alvares Pereira Coelho da Silva Castello-Branco Magalhães*, (irmão do antecedente) morgado da Pereira, cavalleiro da ordem de S. Thiago, encarregado de uma missão secreta pelo governo de Cas-

tella, junto do de Portugal, para as pazes entre as duas nações.[1]

Reclamou do governo hespanhol, o cumprimento do tratado feito com seu 9.º tio, Fernando de Magalhães, como herdeiro do vinculo d'este, e seu unico e legitimo representante; porém morrendo da queda de um cavallo, nada obteve.

5.º—*Antonio Pinto Alvares Pereira*, brigadeiro (hoje diz-se general de brigada.) Fez a campanha peninsular, e foi governador militar da praça de Marvão, pelos liberaes. Foi deputado, em 1834, e morreu no anno seguinte. Teve a medalha de ouro, de toda a campanha peninsular, e outras condecorações.

6.º—*João Pinto Alvares Pereira*, fez toda a campanha peninsular, no posto de capitão de cavallaria. Ficando prisioneiro dos francezes, teve a habilidade de poder fugir lhe, com toda a sua companhia, sem perder um unico soldado, vindo reunir-se ao exercito alliado.

Em 1823, acompanhou o sr. D. Miguel a Villa-Franca de Xira, fazendo então a pequena campanha, denominada *guerra da poeira*. Falleceu em 1828, no posto de coronel de cavallaria de Chaves.

CASA DOS AZEREDOS

7.º—*José d'Azeredo Pinto*, coronel, e um dos commandantes da expedição realista que foi contra a ilha terceira, em 1829.[2]

[1] Já se vê que este individo se tinha passado para o serviço dos castelhanos.

[2] A expedição era commandada pelo então coronel, José Antonio d'Azevedo Lemos, Sahiu de Lisboa a 16 de junho de 1829. Era composta de caçadores n.º 1 e 11, e de infanteria n.º 7 e 16; artilheria, sapadores, etc.—Na ilha de S. Miguel, recebeu mais, os segundos batalhões dos regimentos n.º 1, 13 e 20 de infanteria, e alguma artilheria. O commandante, era o chefe de esquadra, Rosa. Os realistas, tentaram o desembarque a 11 de agosto, na Villa da Praia, mas foram repellidos, com grandes perdas, fallecendo os bravissimos, D. Gil Eannes da Costa (irmão do conde da Madeira) então major, e José d'Azeredo Pinto, de quem se trata no texto. Os realistas tiveram de retirar para Lisboa. D'esta expedição havia muito que dizer mas não é este o logar proprio.

Morreu á frente dos seus soldados, no dia 11 de agosto de 1829, junto á Villa da Praia, depois de ter combatido intrepidamente.

8.º—*Luiz d'Azeredo Pinto* (irmão do antecedente) serviu sempre a causa legitimista, e sendo brigadeiro, sob as ordens de D. Alvaro da Costa, conde da Madeira, defendeu esta ilha, até 1834, emigrando então para Roma.

CASA DA CAPELLA

9.º—*Francisco Teixeira Lobo*, brigadeiro de cavallaria. Fez a campanha peninsular, até á tomada da praça de S. Sebastião, da Biscaya.

10.º—*Francisco Teixeira Lobo* (irmão bastardo do antecedente.) Fez tambem a campanha peninsular, e morreu no posto de brigadeiro.

CASA DOS BARROS LOBOS

11.º—*Antonio Teixeira de Barros de Barbosa*, brigadeiro de infanteria. Fez toda a campanha peninsular, sendo-lhe conferida a medalha d'ouro. Foi cavalleiro professo nas ordens de Christo, e S. Bento d'Aviz, e commendador da de Torre e Espada.

Era pae do 1.º barão de Provezende, José Antonio de Barros Teixeira Lobo de Barbosa. (Vide 7.º vol., pag. 693, col. 1.ª, no fim.)

O 1.º barão de Provezende, falleceu a 2 de janeiro de 1879.

CASA DOS CANAVARROS

12.º—*Philippe de Sousa Canavarro*, fez a campanha peninsular, levantando á sua custa uma companhia de cavallaria. Foi tenente general e governador das armas do Porto.

13.º—*Affonso Botelho de Sampaio e Souza*, fidalgo cavalleiro da casa real; 7.º senhor do morgado e casa de Paços, junto a Sabrosa 8.º administrador do vinculo instituido em Provezende, por Diogo Cão da Nóbrega (o morgado de S. Thiago); 6.º administrador do morgado de Nossa Senhora da Piedade, com capella na egreja matriz de Provezende,

instituido por Matheus Frois; 5.º senhor do legado e capella de Nossa Senhora da Branca, d'esta mesma villa. Era 9.º neto do grande navegador e descobridor, o dito Diogo Cão da Nóbrega, e 13.º neto de Affonso Botelho, o *Velho*. 1.º alcaide-mór de Villa-Real de Traz os-Montes, feito pelo rei D. Diniz.

Nasceu em Sabrosa, no anno de 1792. Fez toda a campanha da Peninsula, portando-se sempre como bravo militar.

Serviu sempre na arma de caçadores, e sendo tenente coronel graduado, do batalhão de caçadores n.º 7, do exercito realista, foi demittido, por decreto de 7 de julho de 1831.

Foi depois inspector das estradas do Douro, conseguindo, com os proventos d'este emprego, resgatar a sua casa, que estava empenhadissima.

Foi duas vezes deputado ás côrtes, e n'ellas se mostrou decidido campeão das medidas restritivas, e dos privilegios do Alto-Douro.

Tambem trabalhou para que aos seus antigos camaradas, os officiaes do exercito portuguez convencionado em Evora Monte, em 27 de maio de 1834, se garantissem os postos, segundo o estipulado na mesma convenção; mas nada obteve.

Pelo decreto de maio de 1851, promulgado durante a dictadura Saldanha, recebeu o soldo correspondente ao posto que tinha ao tempo da morte de D. João VI—que era o de capitão—como os outros officiaes legitimistas nas mesmas circumstancias; e, como todos os mais que tinham já em 1826 direito a reforma com o soldo do posto immediatamente superior, por diuturnidade de serviço, foi considerado depois major, com o soldo respectivo, pela tabella de 1814.

Mas nunca mudou de opinião politica, sendo sempre um realista puro, confessando-o francamente; e mandando por muitas vezes, presentes dos seus vinhos mais finos ao sr, D. Miguel I, para a Allemanha, e o rei lh'os acceitava reconhecido, por serem productos da patria que tanto amára (e que tão mal soubera governar!)

Affonso Botelho foi, antes de tudo, um verdadeiro homem de bem.

Falleceu no Porto, em 1867, e foi sepultado no cemiterio do *Prado do Repouso*.

—

Alem dos 13 cavalheiros que ficam mencionados, outros muitos individuos de Sabrosa se tornaram notaveis pelas suas virtudes, e nas armas e nas lettras, cuja enumeração seria longa e enfadonha.

## Fernando de Magalhães

No 7.º vol., pag. 296, col. 1.ª disse eu, que —*segundo alguns escriptores*, tinha nascido na cidade do Porto, este navegador famoso, e n'aquelle logar dei uma rapida biographia d'este esclarecido portuguez.

A um meu respeitavel amigo, e incansavel investigador, ao qual muito deve esta obra, devo amplas noticias sobre a naturalidade de Magalhães, e as vou aqui dar em resumo, como o pede um diccionario. A modestia d'este cavalheiro, priva-me do prazer de publicar o seu nome, o que muito me custa.

—

Se não ha certeza, ha toda a probabilidade para crermos que Fernando de Magalhães nasceu na sua casa solar da *Pereira*, de Sabrosa, ainda que uns o fazem natural do Porto, outros de Figueiró dos Vinhos, e, finalmente, ainda outros, de diversas localidades.[1]

A causa d'esta confusão, é porque, no principio do seculo 16.º houve varios individuos d'este mesmo nome, e, pelo menos alguns, da mesma familia de Fernando de Magalhães, como se póde ver em differentes nobiliarios.

Investigações feitas modernamente em

[1] Frei Francisco de Santa Maria, conego secular, chronista, e geral da Congregação de S. João Evangelista (loyos) lente jubilado, de theologia, qualificador do Santo Officio, examinador das trez ordens militares, e provedor do hospital real das Caldas da Rainha; é um dos nossos mais acautelados, e por isso dos mais veridicos escriptores. No seu *Anno Historico* (tomo 1.º, pag. 522) tratando longamente de Fernando de Magalhães, e não sabendo com certeza d'onde elle era natural, não diz nada a este respeito.

face de documentos authenticos, põe fóra de toda a duvida, que, se elle não foi de Sabrosa, pelo menos alli tinha, *com toda a certeza*, a sua casa, e a sua unica familia, que foi herdeira e representante do seu nome e administradora do vinculo por elle instituido, na *casa da Pereira*, d'esta villa.

O grande nobiliario do *Casal do Paço*, manuscripto da bibliotheca publica do Porto (tom. 7.º, pag. 189) diz—que—Lopo Rodrigues, foi para a villa de Figueiró dos Vinhos, ser tutor dos filhos do senhor de Figueiró, e de Pedrogam-Grande, os quaes eram sobrinhos de D. Isabel de Souza, mulher de seu tio, João de Magalhães, senhor da Barca. [1]

Lopo Rodrigues, teve de sua mulher, oito filhos (quatro de cada sexo) tendo o mais velho, por nome, Fernando de Magalhães, como seu avô paterno. Note-se porem, que, *nenhuma das irmans d'este Fernando, se chamava Thereza.*

Gajo, no seu extenso nobiliario, existente no archivo da Misericordia de Barcellos (tomo 23.º, letra M, § 27) conforma-se com o manuscripto do Casal do Paço, mas aponta mais trez individuos da familia Magalhães, todos chamados Fernando de Magalhães, cada um dos quaes tem passado por descobridor do estreito do mesmo nome.

O arcebispo de Braga (primeiramente, bispo do Porto) Dom Rodrigo da Cunha, auctor do *Cathalogo dos bispos do Porto*, e que attentamente estudou a questão, fundando-se em que, do inventario de Fernando de Magalhães, diz que constava que elle vivera na ilha da Madeira, e é de parecer, que é filho de Lopo Rodrigues, o tal tutor de Figueiró dos Vinhos.

Ainda o mesmo Gajo nota, que um dos trez mencionados Fernandos de Magalhães, era *senhor do vinculo de Merilheias, o qual perdeu, por se passar para o serviço de Castella.*

O sábio Muñós, diz que elle fizera um outro testamento, em 24 d'agosto de 1519, e que n'elle se declarava *Vicino de Oporto*, de onde collige que elle devia ser natural d'esta cidade, e accrescenta que, por este testamento, instituiu por herdeiro, seu irmão Diogo de Souza (ou de Magalhães, segundo Gajo) no caso que fallecesse o filho que havia tido de sua mulher, D. Beatriz Barbosa, realisando-se esta ultima hypothese.

Finalmente, de antigos documentos consta haver nada menos de seis Fernandos de Magalhães, em differentes terras do reino, alguns d'elles militares, e fazendo parte das nossas expedições á Africa e á India; mas, o que é certo, é que de nenhum d'elles ha noticias tão authenticas e positivas como do da casa da Pereira, de Sabrosa.

—

O sr. dr. Alexandre Manoel Alvares Pereira de Aragão, fidalgo da casa real, cavalleiro da ordem de Nossa Senhora da Conceição, de Villa Viçosa, natural de Parada do Pennhão, d'este concelho de Sabrosa, e hoje residente em Villa Flor (onde casou com uma senhora, sobrinha do fallecido general, Antonio Pinto de Seixas Pereira de Lemos, feito 1.º (e unico) visconde de Lemos, em 29 de março de 1854) é actualmente o unico representante legitimo da casa e familia de Fernando de Magalhães.

Possue o sr. dr. Alexandre Manoel, dois documentos, que derramam a luz mais clara, sobre esta questão.

O 1.º d'elles é o testamento do proprio Fernando de Magalhães, feito em Belem, nas notas do tabellião, Domingos Martins, a 17 de dezembro de 1504, trez mezes antes da sua partida para a India, com o 1.º vice-rei d'ella, D. Francisco d'Almeida. [1]

N'aquelle testamento institue por seus unicos herdeiros, *sua irman D. Thereza de Magalhães*, seu marido, João da Silva Telles, e ao filho d'estes, Luiz Telles da Silva; sem mencionar n'este documento, qualquer outro seu irmão ou irman.

De todos os seus bens, que elle mesmo declara serem poucos, instituiu pelo testa-

[1] D. Isabel de Souza, era filha de Ruy Vaz Ribeiro de Vasconcellos, senhor de Figueiró dos Vinhos, e Pedrogam-Grande. Vidé *Ponte da Barca*, e tambem *Paço Vedro de Magalhães*.

[1] D. Francisco d'Almeida sahiu de Lisboa para a India, a 25 de março de 1505.

mento, um vinculo, em favor da referida sua irmã, marido e filho, na casa da Pereira, de Sabrosa, e na sua pequena quinta da *Souta*, junto a esta villa, e sobranceira ao *Valle da Porca*, com o encargo de 12 missas annuaes, unindo tudo ao seu altar do Senhor Jesus, da egreja matriz (a antiga) de Sabrosa.

Ora, se elle chama para lhe succeder no vinculo, uma irmã, é de crer que não tinha irmãos, porque, se os tivesse, não legaria o morgado a fêmea, contra o uso geral d'aquelles tempos.

O outro documento que possue o sr. dr. Aragão, é um testamento, feito por Francisco da Silva Telles, filho do já referido Luiz da Silva Telles.

Este documento não deixa a mais pequena duvida de que o Fernando de Magalhães que descobriu o estreito do seu nome, é este de Sabrosa e não outro.

O testador, dominado pelo mêdo que ainda tinha ás iras do rei D. Manuel, legadas aos seus successores, contra a sua familia, exprime-se da maneira mais interessante, e deixa transparecer o terror de que estava possuido, querendo fazer acreditar ás justiças de el-rei, que elle desapprova tambem o procedimento de seu tio, Fernando de Magalhães.

Dá muita luz á questão, o seguinte periodo do tal testamento.

«...mandando a todos os meus descen«dentes e herdeiros que na *minha casa da* «*Pereira, em Sabrosa,* não ponham armas, «nem outro brazão, porque quero que, em «todo o tempo se *conservem picadas e ra*«*sas, da mesma maneira que as mandou pôr* «*o nosso senhor e rei, pelo delicto de Fernan*«*do de Magalhães,* de se passar a Castella, «em desserviço d'este reino, a descobrir no«vas terras, onde morreu em desagrado do «nosso rei; [1] e, como elle *era irmão de mi*«*nha avó, D. Thereza de Magalhães,* se man«daram picar as armas, por cujo motivo de «vergonha, me passei a viver no Maranhão, «onde agora me acho, ao tempo do outhor«gamento d'este meu testamento. E faço es«ta declaração, para que aos meus vindou«ros, fique por exemplo, não só os castigos «do senhor rei, mas os do Ceu, que fez que «meu dito tio, Fernando de Magalhães, ir«mão de minha avó, morresse tão desastra«damente, como dizem que morreu, em uma «ilha chamada *Maltan,* ás mãos de herejes [1], «ou, melhor, de seus peccados, atravessa«do por uma lança. E cuidem todos os meus «descendentes e herdeiros, em servir os seus «principes, se querem a minha benção, que «lhes negaria, se soubesse que haviam de «ter tão baixos sentimentos, e tão ruinosos «para as familias, como tem sido para mim «e meu páe, que deixámos a nossa patria, «por vergonha, e mêdo que se levantassem «os visinhos contra nós, pois, com justiça, «não podiam soffrer quem hia contra Por«tugal, que é sua patria, *servir castelhanos,* «*nossos inimigos naturaes,* etc.»

Este testamento, foi feito no Maranhão, nas notas do tabellião Damião Carneiro, a 3 d'abril de 1580.

O brazão d'armas da casa da Pereira, ainda está picado e arrazado, tal como o mandou o rei D. Manuel.

O sr. dr. Aragão, ainda possue outros documentos, pelos quaes se prova a identidade d'este Fernando de Magalhães, e que elle era da nobilissima familia do appellido Magalhães, appellido que elle proprio, em seu testamento, diz—com referencia ás suas armas—ser dos mais distinctos, antigos e nobres d'este reino, pedindo que juntem ás suas armas, a dos Magalhães.

Foi ainda o mêdo que obrigou esta familia a deixar o illustre appellido de Magalhães.

Na *Nouvelle biographie general,* editada por Mr. M. Fermin Didot Freres, sob a direcção do doutor Hoefer, vem uma extensa bio-

[1] Nenhum rei portuguez teve melhores ministros e mais bravos generaes, do que D. Manuel, e nenhum dos nossos monarchas foi tão ingrato, castigando muitos que devia premiar.
Se elle fosse tão sollicito em dar o premio áquelles que tanto lh'o mereceram, como em castigar Fernando de Magalhães, que uma ingratidão do rei lançára no serviço de Castella, mais bem mereceria da patria e da posteridade.

[1] O testador queria dizer idolatras.

graphia de Fernando de Magalhães, e se menciona o seu testamento.

Segundo a tradição, quando constou que Fernando de Magalhães se passou para o serviço de Castella, o povo de Sabrosa fez toda a qualidade de insultos a seus sobrinhos, chegando até a correl-os á pedra; e por isso, viram-se elles obrigados a fugir para o Maranhão, ainda n'esse tempo quasi todo despovoado; e não quizeram pedir ao monarcha hespanhol o cumprimento do que tinha promettido a seu tio.

A sua casa de Sabrosa, abandonada por elles, cahiu, como é facil de suppor, no maior estado de ruina, e quando regressaram á patria, nem se animaram a voltar para a sua terra natal, hindo, ao que parece, residir para Fáfe.

Só nos fins do seculo 18.º, é que seus descendentes se animaram a usar do appellido de Magalhães.

Em 1795, Antonio Luiz Alvares Pereira Coelho da Silva Castello-Branco Magalhães, avô do sr. dr. Aragão, requereu, na qualidade de unico herdeiro de Fernando de Magalhães, ao governo castelhano, o titulo de *adelantado*, e uma indemnisação, pela vintena, das terras e rendimentos promettidos ao fundador da sua casa; mas nada conseguiu.

O antigo vinculo instituido por Fernando de Magalhães, está hoje em poder de pessoas estranhas a esta familia, porque a mãe do sr. dr. Aragão, o vendeu e deixou partir.

As armas da casa de Pereira, picadas por ordem do rei D. Manuel, foram apeadas na reconstrucção da casa, e servem hoje de cunhal em um dos angulos d'ella.

—

### Successores latteraes de Fernando de Magalhães

1.º *D. Thereza de Magalhães*, irman de Fernando de Magalhães, sua unica herdeira, e 1.ª morgada do vinculo instituido, na casa da Pereira, em Sabrosa.

Casou com João Telles da Silva, fidalgo da casa real—tiveram:

2.º *Luiz Telles da Silva*, fidalgo da casa real, o que fugiu para o Maranhão.

Casou com D. Rosa de Castro e Vasconcellos—e tiveram:

3.º *Francisco Telles da Silva*, fidalgo da casa real, casado com D. Maria Moreira.

Tiveram:

4.º *Antonio da Silva* (*de Magalhães*?) *Faria*, fidalgo da casa real.

Casou com D. Francisca Pereira da Silva.

Tiveram:

5.º *Gonçalo Alvares Moreira Telles*, que casou com D. Maria Marinha.

6.º *D. Maria Moreira*, que casou com Francisco da Silva Pinheiro de Faria, de Royos (ou Arroyos) junto a Villa Real, de Traz-os-Montes.

Tiveram:

7.º *Manuel Alvares Coelho de Faria*, que casou com D. Anna Maria Pereira, de Donêllo.

Tiveram:

8.º *D. Caetana Rosaura Pereira Coelho da Silva*, que casou com Luiz Ribeiro Valente Castello-Branco.

9.º—*D. Quiteria Joaquina Pereira Coelho da Silva*, que casou com o doutor Amaro Pereira d'Aguiar, juiz de fóra de Villa Pouca d'Aguiar.

Tiveram:

10.º *Antonio Luiz Alvares Pereira Coelho da Silva Castello-Branco Magalhães*, do qual já fallei, no capitulo *Homens notaveis de Sabrosa*.

Casou a 1.ª vez, com a herdeira unica da casa e vinculos dos Cunhas Amaraes, de Provezende e Villa Real, e senhora de mais cinco differentes vinculos. Teve d'ella duas filhas que falleceram de tenra idade.

Casou segunda vez, com D. Petronilla Lopes de Aboim e Cuña de Sande Soares Carreto, filha de D. Eugenio José Lopes de Aboim e Cuña, e sobrinha do tristemente celebre Godoi, ao qual o rei de Castella deu o titulo de *principe da Paz*.

Tiveram:

11.º *D. Petronilha Laura Alvares Pereira de Magalhães*, ultima senhora da casa da Pereira.

Casou com o marechal de campo, Manuel

Antonio Ferreira d'Aragão, de Villar-Chão, proximo de Alfandega da Fé, morgado e senhor da casa de seus paes.

Tiveram:

12.º—*O dr. Alexandre Manuel Alvares Pereira de Aragão*, fidalgo cavalleiro da casa real, cavalleiro da ordem de Nossa Senhora da Conceição, de Villa Viçosa, actual representante da casa de Fernando de Magalhães.

Casou em Villa Flôr, com a sr.ª D. Felicidade Amelia Pinto Lemos, sobrinha do fallecido general visconde de Lemos, do qual já fallei.

Ha d'este matrimonio, até hoje, dois filhos e duas filhas, todos menores.

—

É irmã de Francisco Teixeira Lobo—o morgado da Capella—a ex.ma sr.ª D. Maria das Dores Teixeira da Gama Lobo, casada com o sr. José Cypriano da Costa Godolphin, que nasceu em Marvilla, a 3 de novembro de 1843.

Costa Godolphin tem sido redactor e collaborador de muitos jornaes e muitos dos seus escriptos teem sido transcriptos e traduzidos, principalmente nos jornaes hespanhoes e da America.

D. Luiz Vidard, escrevendo-lhe a biographia na *Illustracion* de Madrid, compara algumas das suas poesias com as odes do celebre poeta Manzoni.

Tem prestado muitos serviços á instrucção popular e ás associações, sendo por isso socio honorario de grande numero d'ellas.

É socio effectivo da Sociedade de Geographia e da dos Archeologos Portuguezes, e vice-presidente do Albergue dos Invalidos do Trabalho.

O governo de Hespanha agraciou-o com a commenda de Izabel a Catholica.

Tem publicado varias obras; entre ellas citaremos:

*Versos*, dois volumes.

*Lendas arabes;*

*Sepulchro em Perrho*, poemeto traduzido do verso sueco;

*Visita a Madrid;*

*Paginas soltas;*

*A Associação*, historia e desenvolvimento das associações portuguezas;

*Lendas escandinavas*, e varios opusculos, como O *Celibato clerical*, *A Religião dos padres*, *A instrucção*, *Monumento a Camões*, *Portugal e Hespanha*, etc.

*Em Portugal*, como diz na *Evolução* o sr. Consiglieri Pedroso, lente do curso superior de letras, *sabemos apenas de tres dos nossos homens de letras, que tenham conhecimento de algumas das linguas escandinavas, ou que se entreguem ao estudo das suas respectivas litteraturas. O primeiro é o sr. Latino Coelho, o segundo o sr. Costa Godolphin e o terceiro o sr. Gonçalves Vianna.*

As tres bibliothecas populares, do Centro Promotor, Gremio e Civilisação Popular, foram organisadas por Costa Godolphin.

É filho de José Cabral da Cunha Godolphin, official convencionado em Evora Monte, do exercito do Sr. D. Miguel I, fidalgo da casa real por succeesão de seus maiores, e de D. Maria Izabel da Costa Freire, filha de Manuel Cypriano da Costa, poeta distincto, commendador da Ordem de Christo, cavalleiro da Ordem da Conceição, official maior do antigo senado de Lisboa, secretario da casa de Bragança. Foi homem muito importante na sua épocha pelo seu elevado talento: era filho do distincto poeta da Arcadia, Jeronymo Martins da Costa, o *Cassidro*.

Costa Godolphin descende de Lord Godolphin, que foi thesoureiro-mór de Inglaterra, e ministro no tempo da rainha Anna.

O escriptor inglez Anisworth escreveu o seguinte a seu respeito:

«O porte de Godolphin, sem ser altivo era frio. Odiava de tal modo a lisonja, que chegava a não gostar da simples polidez, preferindo muitas vezes os modos rudes, que tomava por sinceridade.

«O rosto bastante trigueiro e as sobrancelhas fartas augmentavam-lhe a dureza da physionomia. A estatura era menor que mediana, e ainda que contava mais de sessenta annos, parecia tão forte no moral como no physico.

«Godolphin foi um dos melhores, senão o maior ministro que dirigira os negocios politicos da Inglaterra.

«Quando o posto eminente que occupava lhe foi offerecido, recusou-o, cheio de modestia; Marlborough, porém, obrigou-o a acceital-o, declarando que, se os subsidios não fossem regulados por Goodolphin, renunciaria o commando do exercito.

«Sob a administração d'este financeiro os rendimentos do estado augmentaram tanto, apesar das dividas contrahidas pela nação, que os fundos publicos davam cinco por cento.

«Este homem fazia-se notavel tambem por uma probidade incorruptivel na administração do thesouro, que lhe fôra confiado, e ninguem se atreveu a accusal-o de venalidade na nomeação dos logares.

«Foi visconde de Rialton e conde de Godolphin; morreu em 1710. Seu filho mais velho foi casado com a filha do principe e duque de Marlborough.»

—

Ha no concelho de Sabrosa varias minas de differentes metaes, porém estão por explorar.

Em janeiro de 1873, o sr. Ladislau Zarzichi, obteve concessão definitiva de trez minas de chumbo, nos sitios da *Machucha, Agua-Alta* e *Valle de Maceira,* todas n'este concelho.

—

Como no 7.º vol., a pag. 296, col. 1.ª, dei apenas em rapido esbôço a biographia de Fernando de Magalhães, copiarei aqui o que diz frei Francisco de Santa Maria, no seu *Anno Historico,* tomo 1.º, pag. 522.—É o seguinte:

«Fernando de Magalhães, portuguez por nascimento e castelhano por eleição, foi cavalleiro do habito de S. Thiago, e nobre em sangue e em valor: serviu, com grande reputação, em Africa, depois na India. Acompanhou o famoso Albuquerque, na conquista de Maláca, e em outras grandes emprezas d'aquelle tempo. Fez-se singularmente pratico na arte de navegar, e no conhecimento das alturas e demarcações dos portos e terras orientaes.

Voltando a Portugal, pretendeu de el rei D. Manuel que lhe quizesse accrescentar a moradia, mercê proporcionada á sua qualidade, e inferior aos seus merecimentos; mas negou-lha el-rei, ou porque o pretendente lhe não cahiu em graça, ou sugerido de ministros que dormindo no ócio da côrte, não sabem estimar os disvelos e perigos da campanha, e, como querem tudo para si, não soffrem as vantagens dos outros.

Pouco importava a negativa, quanto á utilidade, muito porém, quanto á graduação da nobreza com que vinha a topar a pretenção, mais em honra que em interesse: e como o Magalhães era summamente elevado e brioso, resentiu-se summamente e dispôz vingar-se de modo que reconhecessem, el-rei e os ministros, quanto era em prejuizo do bem commum, desattender ás pretenções dos vassallos benemeritos.

Passou-se a Castella e lá se desnaturalisou de Portugal, com publicas e solemnes demonstrações, e, tomada esta salva, para se furtar ao labéu de traidor, se offereceu ao imperador Carlos V, promettendo-lhe descubrir um novo caminho para as Molucas, que facilitaria aos hespanhoes aquella navegação e conquista, que, de muitos tempos, deviam tocar-lhe.

Acceitou o imperador a offerta e lhe mandou dar cinco navios, com 250 homens, e com elles partiu de Carthagena, no anno de 1519.

Começou ao mesmo tempo em Portugal a ouvir se o nome de Magalhães, carregado de infinitos oprobrios e injurias, por esta acção, e depois o calumniaram gravemente gravissimos escriptores. Seria com muito zello, mas não sabemos se com egual justiça.

Justo é que os vassallos soffram os descuidos dos principes, mas tambem é injusto que os principes desattendam totalmente aos merecimentos e serviços dos vassallos. Servem estes pelo premio, e o principe que nega o premio a quem o merece, nega o de que é devedor. Se querem amor e fidelidade nos subditos, fujam de lhe apurarem a paciencia, e muito mais, de lhe offenderem a reputação.

Muito longe de ouvir as invectivas que corriam contra a sua pessoa, em Portugal, proseguia o Magalhães a sua viagem, e pas-

sado o Rio de Janeiro, na Nova Lusitania, começaram a recrescer os trabalhos, de modo, ou tão sem elle, que já se faziam insoffriveis aos companheiros.

Eram rigorosos por extremo os frios de aquelles novos climas: sentia-se já falta de mantimentos, picavam as enfermidades; com o que tudo se encaminhava a uma total desconfiança de algum bom successo, produzindo estas experiencias e considerações, uma tão grave comoção nos animos, que passou a declarado tumulto, intentando alguns tirar-lhe a vida; mas elle os previniu com prompta e destemida resolução, e, presos os cabeças, os mandou enforcar e fazer em quartos, com o que os mais se acommodarám obedientes.

Invernaram em um cabo, promontorio não conhecido até então, onde descobriram homens de estatura agigantada, que excedia de doze palmos; de côr alva e bem parecidos; mas de lingua que se não entendeu.

Passaram depois a outro cabo, a que chamaram das Virgens, por ser visto no dia das Onze-mil; e adiante, descobriram o estreito que buscavam, com uma legua de largo correndo de uma e outra parte, elevadas montanhas, já de aspera penedia, já de frondosos arvoredos; e no cume d'ellas appareciam outras de neve, que alli se conserva todo o anno.

Navegaram 50 leguas por esta estreiteza, até que foram dar em outra maior, que os fez entrar em considerações sobre o proseguir a viagem: prevaleceu, contra o parecer de todos, o voto do capitão, e prosseguindo, desembocaram nos mares do poente, deixando o Magalhães o seu nome apropriado áquelle estreito, com que um e outro serão conhecidos e nomeados, em quanto a memoria dos homens permanecer sobre a terra.

Acharam n'aquelle mar, varias ilhas habitadas de gentios, cada uma com seu rei, todos pobres e de condição branda e flexivel.

Na ilha chamada *Subo*, converteu o Magalhães, ao rei, e a mais de 800 pessoas, e os baptizou.

Andava o mesmo rei de guerra com outro seu visinho, contra o qual se valeu dos nossos, que o ajudaram e venceram duas victorias; mas, em terceiro encontro, ajustados já, occultamente, os dois reis, em offensa dos estrangeiros, mataram a maior parte, e entre elles, a Fernando de Magalhães, n'este dia (27 d'abril) anno de 1521.

Os que estavam nos navios (já estes não eram mais que trez, por se haver perdido um e fugido outro) queimaram outro, obrigados da falta de gente que o podesse marear, navegaram, vencendo grandes trabalhos e perigos, até ás Molucas, a que chegaram finalmente, e alli ficou outro navio destroçado.

Restou o navio, ou náu *Victoria*, á qual, com mysterio, se déra este nome, porque venceu a mais dilatada, a mais nova e a mais perigosa navegação, de quantas referem e encarecem as historias. D'ella e só d'ella, se disse que—*Totum circundedit orbem*—porque deu uma volta inteira a todo o globo da terra, e depois de navegar QUATORZE MIL LEGUAS aportou felizmente em Hespanha.»

SABRÓSA—Vide *Sobrósa*.

SABRÓSO—logar, Beira Alta, na freguezia de Barcos, comarca d'Armamar, concelho de Taboaço.

Fica quasi em frente de Sabrosa (a antecedente) mas na outra margem do Douro (esquerda, ou do sul.) Está aqui a antiquissima ermida de Nossa Senhora de Sabroso, e que foi a primittiva egreja matriz da freguezia de *Barcos*.

(Vidé o vol. 1.°, a pag. 334, col. 2.ª)

Fica esta ermida sobranceira ao rio Tédo, na sua margem direita, e 1 kilometro ao N.E. da villa de Barcos, a cuja freguezia pertence,

É toda construida de granito, e ainda n'ella se celebram os officios divinos. A capella-mór, parece mais antiga do que o corpo da egreja. As paredes são lizas, com frestas estreitissimas, tendo uma cornija ou cimalha, com *cachôrros* salientes, e figuras em alto relêvo, representando cabeças de animaes, e de homens, e outros objectos; porém, as paredes do corpo da egreja, são lizas. Diz-se que a capella-mór foi construida no seculo 12.°

Ainda conserva a pia baptismal.

Vinham a esta egreja, em dias determidos, e desde tempos remotissimos, varias romarias, clamores e ladainhas, de muitas freguezias em redor, e de algumas bem distantes, até mesmo da margem direita do Douro (Traz-os-Montes.)

Tambem aqui foram sepultadas, em eras remotas, pessoas illustres, de povoações muito distantes—de Donéllo, Provezende, e outras de Traz-os Montes.

Ainda em 1869, se viam em redor da ermida, muitas sepulturas, com tampas de pedra, e n'ellas gravados diversos emblemas da primeira nobresa, como pendões, caldeiras, lanças, cruzes (de diversos estylos) e outros objectos.

Hoje, de tão venerandos monumentos, apenas restam alguns bocados, servindo de alvenaria, em uma tosca parede do adro: tudo o mais foi roubado, e se empregou em paredes e vallados, das aldeias proximas.

Desde tempos de que não ha memoria, se faz aqui uma feira, nos principios de junho.

A distancia de uns 60 metros d'esta ermida está um môrro de granito, do qual se descobre um vasto horisonte, e um panorama surprehendente.

Veem-se n'esta penedia, vestigios de antiquissimas fortificações, e ha aqui uma fenda ou caverna, hoje quasi toda obstruida, que, segundo a lenda, era uma estrada coberta, dos mouros.

Perto d'este môrro, ha uma capellinha, dedicada ao apostolo S. Pedro, tambem muito antiga. Foi reedificáda em 1866, achando-se então—nas escavações que se fizeram no seu pequeno adro—algumas amphoras e moedas romanas.

Ao sopé da encosta do morro, na margem direita do rio Tédo, e junto á ponte de Santo Adrião (vide *Adrião*) se encontrou, ha annos, outra galeria, ou *tunnell*, cuja construcção o povo attribue aos mouros.

Por estes sitios, se encontram com frequencia sepulturas abertas a picão, nas rochas, e vestigios de construcções antiquissimas, taes como o castello da freguezia de Pinheiros, que é limitrophe, o monte do Crasto, em Goujoim, etc.

A villa de Barcos é muito antiga, e tem familias nobres, entre as quaes se dintingue a familia Magalhães. Extinguiram-se outras familias antigas, entre ellas a dos Heredias.

Barcos já foi cabeça de concelho e de comarca, passando a séde d'esta para Taboaço, e d'aqui para Armamar.

Não tinha foral velho ou novo.

—

### Barões de Sabroso

*João Infante de Lacerda* (pae do primeiro e do segundo barão de Sabroso) foi fidalgo da casa real e coronel de milicias. Nasceu a 13 de julho de 1770. Casou a 8 de dezembro de 1790, com D. Felicia Joanna de Frias de Macedo de Souza Tavares, filha e herdeira de Thomaz de Souza da Costa de Aguiar, e de D. Anna Julianna Joaquina de Sequeira da Gama.

Foram seus filhos:

1.º—*D. Maria Carlota*, açafata da rainha D. Carlota Joaquina, mulher de D. João VI, com exercicio no quarto de Sua Magestade, quando princeza da Beira. Nasçeu em 4 de novembro de 1791, e casou, a 12 de fevereiro de 1822, com Alexandre de Magalhães Coutinho, fidalgo da casa real, commendador da ordem de Christo e major do exercito.

2.º—*Simão*, do qual adiante trato.

3.º—*Carlos*, idem.

4.º—*D. Maria Amalia*, açafata da mesma rainha D. Carlota Joaquina.

5.º—*Francisco Infante de Lacerda*, capitão de cavallaria, nascido a 3 de dezembro de 1800. Casou, a 9 de novembro de 1834, com D. Maria Emilia Teixeira Gravito, filha de Francisco Manuel Gravito da Veiga Lima, cavalleiro da ordem de Christo, desembargador da casa da supplicação (Vide 7.º vol., pag. 328. col. 2.ª) e de D. Marianna Teixeira Pinto d'Azevedo Cabral.

6.º—*D. Maria da Conceição*, nascida a 18 de novembro de 1810.

### 1.º Barão

*Carlos Infante de Lacerda de Sousa Tavares*, 3.º filho de João Infante de Lacerda, nasceu a 18 de dezembro de 1796, e morreu em Paris a 22 de setembro de 1830.

Les présents fragments sur l'existence des descendants de Magellan sont extraits d'un vaste ouvrage intitulé: Portugal Antigo e Moderno Diccionario Geog. Corographico estatistico, heraldico, Archeologico — historico biographico e Etymologico de todas as Cidades Villas e Freguesias de Portugal de Grande numero de Aldeias &c.ca por Aug. Soares de Azevedo Barbosa de Pinho Leal. On s'abonne chez Mattos Moreira e Compª Praça de D. Pedro 67.

Cet ouvrage de format in 8 se compose déjà vers la fin de 1879 de 135 fascicules prix 100 reis.

Ces fragments tout à fait insérés d'une vaste publication qui se poursuit en ce moment peuvent être comp. à la Geografia e Statistica geral de Portugal e de Colonias, por Gerardo A. Pery. J'ignore quelle est la valeur de ce dernier ouvrage.

Cavendish entreprit en Angleterre une célèbre expédition au détroit de Magellan en 1591. Knivet faisait partie de cette audacieuse entreprise, qui commença par de véritables actes de piraterie et de dévastation accomplis contre la ville de Santos au Brésil. Ce que souffrirent les Anglais dans le détroit où ils s'étaient réfugiés va au delà de ce que l'on peut imaginer. On pensa jeter par trois fois le pauvre Knivet à la mer et il avait perdu en partie les doigts des pieds durant son séjour à terre.



